

Sur la route de Washington

Le déchirement d'un pèlerinage politique de travailleurs journaliers

Sébastien CHAUVIN

*Institute for Migration and Ethnic Studies (IMES),
Université d'Amsterdam*

Ces onze derniers jours ici dans le monde musulman, j'ai mangé dans la même assiette, bu dans le même verre, et dormi dans le même lit (ou sur le même tapis) – en priant *le même Dieu* – avec des compagnons musulmans dont les yeux étaient aussi bleus, les cheveux aussi blonds, et la peau aussi blanche qu'on puisse imaginer. Et dans les mots et dans les actes de ces musulmans « blancs », j'ai senti la même sincérité que j'avais sentie parmi les musulmans noirs africains, du Nigéria, du Soudan et du Ghana. Nous étions réellement tous semblables – parce que leur croyance dans un seul Dieu avait ôté le « blanc » de leur esprit, le « blanc » de leur conduite, et le « blanc » de leur attitude. J'en ai eu le sentiment que si les Américains blancs pouvaient accepter l'Unité de Dieu, alors, peut-être, aussi, ils pourraient accepter *dans les faits* l'unicité de l'Homme – et cesser d'évaluer, de brider et de brimer les autres d'après leurs « différences » de couleur.

Malcolm X¹

¹ *Autobiography of Malcolm X* (1966), p. 340-341, cité par Victor Turner, « Pilgrimages as Social Processes », *Dramas, Fields, and Metaphors*, Ithaca, Cornell University Press, 1974, p. 168-169. Je remercie les membres du RT35 de l'AFS, les participants aux Journées de Foljuif de l'équipe ETT du Centre Maurice Halbwachs, les membres du séminaire « Immigrés en Luttés » de l'ENS-LSH et du séminaire de sociologie morale et politique de l'EHESS, du département de sociologie et d'anthropologie de l'université d'Amsterdam, du séminaire « Observer les mobilisations » à l'université Paris 1-Panthéon Sorbonne, du module « méthodes ethnographiques » de la conférence interuniversitaire de Suisse occidentale, pour leurs commentaires utiles lors de premières présentations des analyses qui suivent. Des versions précédentes de

Prologue : « Ça m'a vraiment dégoûté »

Washington, mai 2006. Le sénateur Bill Frist, président conservateur de la Chambre haute américaine, entre dans la salle et se fait immédiatement huer par le public : « *Booh ! !* » Ce parlementaire a récemment introduit au Sénat un projet de loi très répressif à l'encontre des immigrés sans papiers aux États-Unis. Devant la salle hostile, il tente de se présenter :

Je suis le sénateur Bill Frist [*Booh ! !*] Je suis très préoccupé par le problème de l'immigration, il y a vraiment besoin de changements dans ce pays, il faut que nous fermions complètement la frontière. Nous devons créer un mur entre les États-Unis et le Mexique, il y a trop de gens qui traversent la frontière illégalement, ils pompent notre système de protection sociale. Il y a douze millions de clandestins aux États-Unis, et douze millions de chômeurs, le calcul est simple ! C'est ce que me disent FAIR [*un lobby anti-immigré*] et d'autres organisations préoccupées par l'immigration [*Dans la salle : « Booh ! » « Loco ! », « Malo ! » « Fuera ! »*].

Profitant d'une accalmie, le sénateur reprend : « Moi j'écoute simplement ce que me disent mes électeurs. Mais vous, qu'est-ce que vous avez à dire ? »

Une coordinatrice blanche se lève et reprend la suggestion de l'orateur en se tournant vers la salle (en espagnol) : « Que désirez-vous dire au Sénateur Frist ? » Un homme répond (en anglais) avec un fort accent mexicain : « Nous, nous voulons la légalisation de tous les immigrés qui vivent ici ! » [*« Yeah ! », « That's right ! », applaudissements, bruits de casseroles*]. Une femme : « Les immigrés font tout le travail que les gens de ce pays ne veulent pas faire ». Une autre : « L'ALENA a affecté les communautés au Mexique, et c'est pour ça que les gens viennent ici ». Plusieurs personnes (en espagnol) : « Le système est en panne, le système ne fonctionne pas ». « La solution est une réforme juste ! » « Une réforme migratoire juste pour tous ! » Des slogans plus musicaux, davantage scandés, commencent à fuser (en espagnol) : « On est ici / On s'en va pas / Et s'ils nous renvoient / nous reviendrons » [*« Si se puede ! Si se puede ! » « Yeah ! », bruits de casseroles*].

Une mère de famille se saisit du micro : « Nous on ne prend pas le travail des Américains. On travaille pour nourrir nos fils. Dans notre pays, l'économie va très, très mal ». Le sénateur, décontenancé, la voix moins sévère qu'au début : « Eh bien, il n'y a rien de mal avec le fait de travailler dur pour votre famille, c'est vrai, c'est une vision intéressante du problème » [*dans la salle : cris d'enthousiasme*]. « Avec vous, j'entends une voix différente sur la question de l'immigration que je n'avais

pas entendue chez mes électeurs [...]. Vous m'avez montré une autre face du débat, et je suis d'accord pour travailler avec vous afin de réaliser ensemble des changements qui seront positifs pour tous ! » [*« Cheers » et applaudissements*] « J'espère que vous parlerez tous à vos députés au Sénat et à la Chambre des représentants. Vous m'avez montré que vous vouliez vraiment faire ce qui convient et améliorer les choses pour vos familles et pour ce pays ! Je suis impressionné par votre engagement en faveur de l'Amérique et de son avenir ! Bravo à tous ! » [*Cheers, applaudissements, bruits de casseroles*]. Dans la salle : « *Aquí es-tamos / y no-nos-vamos / y si-nos-echan / nos re-gre-samos !* » Alors une autre coordinatrice blanche se lève et annonce au public : « Voilà pour ce petit sketch, mais n'oubliez pas demain d'aller parler à vos députés ! »

Il ne s'agissait pas du vrai Bill Frist mais d'un militant associatif. En ce week-end de mai 2006, nous participons à une réunion d'organisations communautaires dans la capitale. Dans la tradition associative américaine du « *community organizing* », héritière de Saul Alinsky (1909-1972), comme c'est le cas des participants à cet événement, de telles séances de sociodrame ne sont pas rares. Celle-ci sert à préparer la journée de demain lors de laquelle les groupes des différentes villes iront parler à leurs représentants élus siégeant dans la capitale. Fait significatif : la séance va jusqu'à simuler une victoire fictive, dans le but purement interne d'électrifier les troupes et de renforcer le moral collectif avant la bataille.

L'atelier (*immigration workshop*) s'achève et, avec la quinzaine de membres du *Santa Maria worker center* à avoir fait le déplacement de Chicago jusqu'à Washington, nous repartons dans les chambres du spacieux hôtel accueillant cette conférence nationale. À la sortie, en réalité, nous ne sommes plus exactement au complet : au milieu de la séance, exaspérés par ce qu'ils entendaient, Max, Jamar et Shawn, trois hommes afro-américains qui sont parmi les principaux « leaders » du *worker center* de Chicago, ont quitté la salle, en colère mais silencieusement. Quand je les retrouve, quelques heures plus tard, Max est encore furieux : « Cette année ici il n'y en a vraiment que pour les immigrés ! » « Ils sont dans ce pays, alors pourquoi ils n'apprennent pas la langue ? » Jamar renchérit : « Quand je vous ai vus, tous, à applaudir à ça, ça m'a vraiment dégoûté ! »

L'événement s'inscrit pour le *worker center* dans une série de crises toutes plus ou moins liées au sujet de la nouvelle immigration latino-américaine : au cours du week-end, les tensions à ce sujet ne disparaîtront jamais.

ce texte ont bénéficié des lectures stimulantes de Stéphane Beaud, Maud Simonet, Sophie Bérout et Johanna Siméant. Les erreurs demeurent les miennes.

Introduction

Le lundi 1^{er} mai 2006, plusieurs millions d'immigrés majoritairement hispaniques défilaient dans les rues étatsuniennes, pour protester contre un projet de loi de la Chambre des Représentants qui aurait criminalisé les douze millions de sans-papiers présents sur le territoire². En réunissant les plus grosses marches de l'histoire du pays depuis sa fondation, cette journée marqua le sommet de la mobilisation, et enterra définitivement le texte répressif voté quelques mois auparavant. Elle fut rapidement interprétée comme l'irruption, attendue de longue date, de la minorité hispanique sur la scène politique nationale et, sans doute hâtivement, comme le signal de départ d'un nouveau Mouvement des droits civiques centré sur les immigrés transnationaux, principalement latino-américains. Pour un temps, elle fut saluée par des groupes radicaux comme l'émergence d'un nouveau prolétariat qui allait, pensait-on, régénérer la gauche militante étatsunienne. C'est dans cet intervalle historique, de très courte durée, où prévalut un triomphalisme prématuré, que se déroulent les événements ici analysés.

En plusieurs points névralgiques du pays, la protestation de rue des immigrés s'est appuyée sur des traditions de mobilisation, des répertoires d'action et des attentes politiques mûries de l'autre côté du Rio Grande. Mais elle fut aussi le fruit d'une alliance récente, aux États-Unis même, entre médias ethniques, églises progressistes ou catholiques, nouveaux syndicats de lutte et amicales mexicaines régionales³. Dans cette nouvelle coalition, un rôle moteur a été joué partout par les *worker centers*, organisations sociales de défense des travailleurs précaires développées, surtout à partir des années 1990, à l'ombre du déclin syndical et des réticences nativistes initiales de l'AFL-CIO, au moment où une nouvelle vague d'immigration renouvelait en profondeur, suite à

l'entrée en vigueur de l'ALENA en 1994, la classe ouvrière étatsunienne⁴.

Pourtant, à Chicago, le *Santa Maria worker center*, qui se consacre à la mobilisation des salariés employés par les agences de travail journalier de la ville⁵, fut quasiment absent des manifestations. Le 1^{er} mai, sa responsable, Julie, une femme blanche d'une quarantaine d'années, s'était bien rendue à la marche avec quelques travailleurs hispaniques. Mais le centre n'avait pas de banderole, la plupart de ses membres sans papiers qui auraient pu manifester avec lui étaient dispersés ou avaient rejoint d'autres groupes, et aucun de ses leaders afro-américains ne s'était déplacé.

Moins d'une semaine plus tard, du 6 au 8 mai 2006, le *Santa Maria worker center* emmenait ses leaders, ses membres et ses soutiens, dont l'auteur, à Washington, pour une réunion nationale de groupes locaux travaillant sur des sujets aussi divers que les droits des allocataires sociaux, l'accès à des prêts immobiliers abordables, l'organisation des sans-abris, les droits des immigrés, ou l'obtention de bourses d'études pour les jeunes. Les membres de cette coalition, que je nomme ici USCON⁶, partagent une même tradition de mobilisation à l'échelle locale (« *community organizing* ») inspirée du travail pionnier de Saul Alinsky, privilégiant l'action directe et les techniques de confrontation non violentes, mais aussi le « pragmatisme » et le refus de l'« idéologie » dans la relation à leurs interlocuteurs. Alinsky (1909-1972), élève de Burgess à l'université de Chicago, a tenté d'appliquer le savoir positif de l'écologie urbaine à l'organisation des communautés déshéritées de la ville, dans une démarche qui se voulait distincte aussi bien du vieux travail social à la Jane Addams que des nouvelles radicalités communistes des années 1930⁷. Après une période de persécution durant

² Bloemraad I., Voss K. (eds.), *Rallying for Immigrant Rights*, Berkeley, University of California Press, 2010 ; Chauvin S., Bonzom M., « Les sans-papiers dans les rues étatsuniennes : retour sur le mouvement immigré du printemps 2006 », *La vie des idées*, 2007, 19, p. 67-79 ; Cohen J., « The Rights of Undocumented Immigrants : From a National to a Transnational Perspective », *Revue française d'études américaines*, 111, 2007, p. 100-111 ; et Debouzy M., « États-Unis : les immigrés en mouvement », *Les Mondes du travail*, 2007, 3, 4, p. 121-133.

³ Milkman R., « Labor and the New Immigrant Rights Movement : Lessons from California », *Border Battles*, 28 juin 2006 [http://borderbattles.ssrc.org/Milkman/, dernier accès 15 octobre 2009] ; Le Texier E., « Les fédérations régionales mexicaines en Californie : des acteurs politiques transnationaux ? », Colloque « Les solidarités transnationales », AFSP, 21-22 octobre 2003 [http://www.afsp.msh-paris.fr/activite/sei/seicoll03/sei03letexier.pdf], dernier accès 15 octobre 2009.

⁴ Fine J., *Worker Centers : Organizing Communities at the Edge of the Dream*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 2006.

⁵ Aux États-Unis, les agences de travail journalier sont des entreprises d'intérim très précaire dotées d'une « salle de *dispatch* » dans lesquelles les candidats à l'emploi doivent attendre sur place les offres, tôt le matin à partir de 4 h 00. Pour une présentation d'ensemble, voir Peck J., Theodore N., « Contingent Chicago : Restructuring the Spaces of Temporary Labor », *International Journal of Urban and Regional Research*, 25, 3, 2001, p. 471-496 et Chauvin S., « Tester, réformer et punir : fonctions et usages du temps dans les agences de travail journalier à Chicago », in Appay B., Jefferys S. (eds.), *Restructurations productives et précarisation*, Toulouse, Octarès, 2009, p. 103-116.

⁶ USCON : US Community Organizing Network.

⁷ Sur la tradition alinskienne de l'organisation communautaire : Alinsky S., « Community Analysis and Organization », *American Journal of Sociology*, 1941, 46, 6, p. 797-808 ; *id.*, *Reveille for Radicals*, New York, Vintage Books Edition, 1989 (1^{re} éd. 1946) ; *id.*, *Rules for Radicals : A Practical Primer for Realistic Radicals*,

laquelle il avait été considéré (durant le Maccarthisme) comme trop subversif, le « *community organizing* » connut une renaissance et même une réinvention à partir des années 1960⁸. Hillary Clinton et Barack Obama y firent leurs débuts politiques⁹.

Le voyage jusqu'à la capitale fédérale, qui aurait pu consacrer l'unité organique du collectif militant de Chicago et entériner l'adoubement politique de ses leaders, en a au contraire exacerbé les contradictions, à tel point que l'un de ses membres pourra en annoncer prématurément, à la veille de notre retour, la mort imminente. Après un aperçu des relations ethnoraciales dans les agences de travail journalier de Chicago (I), puis au sein du *Santa Maria worker center* (II), cet article analyse le voyage à Washington comme un pèlerinage politique pour l'organisation et pour ses membres (III). Ce pèlerinage s'est avéré un demi-échec : au lieu de renforcer la cohésion du groupe, il a fonctionné comme un révélateur de sa fragilité et de son hétérogénéité, notamment celle due à son souci d'unir sous un même toit associatif sous-prolétaires noirs et travailleurs hispaniques sans papiers (IV). En s'intensifiant à l'occasion d'un atelier sur l'immigration, la crise s'est racialisée en mettant au jour non seulement les divisions ethniques entre journaliers, mais aussi la position de classe de la coordinatrice et des bénévoles blancs du centre, pour un temps sommés par les hommes afro-américains de choisir entre les deux groupes. Les frontières ethnoraciales s'y sont trouvées redéfinies et certains membres de l'équipe aux propriétés ambiguës (un jeune Guatémaltèque bilingue, un sans-abri blanc) y ont dû renégocier leurs fidélités envers telle ou telle partie au fil des conflits qui ont jalonné le week-end (V).

L'analyse ethnographique de cette crise permet d'établir un pont entre sociologie du travail et sociologie des mobilisations¹⁰. Elle offre la

New York, Vintage Books ; Horwitt S., *Let Them Call Me Rebel : Saul Alinsky, His Life and Legacy*, New York, Vintage Books, 1989.

⁸ Sur la diversité des héritiers de cette tradition, voir Boyte H., *The Backyard Revolution : Understanding the New Citizen Movement*, Philadelphia, Temple University Press, 1980 ; Castells M., « The Post-Industrial City and the Community Revolution : The Revolts of American Inner Cities in the 1960s », in *The City and the Grassroots. Cross-Cultural Theory of Urban Social Movements*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1983, p. 49-67 ; Bacqué-M.-H., « Associations "communautaires" et gestion de la pauvreté. Les *Community Development Corporations* à Boston », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005, 160, 5, p. 46-65.

⁹ Voir notamment Obama B., « Why Organize ? Problems and Promise in the Inner City », in Knoepfle P. (ed.), *After Alinsky : Community Organizing in Illinois*, Springfield, Sangamon State University Press, 1990, p. 35-40.

¹⁰ Une telle démarche a fait l'objet d'appels quasi-simultanés – bien que symétriques inverses – en France et aux États-Unis. Voir Giraud B., « Des conflits du travail à la sociologie des mobilisations : les apports d'un décloisonnement empirique et théorique », *Politix*, 2009, 2, 22, p. 13-29, et le bilan prospectif de M. Burawoy, « The

possibilité d'observer dans le détail les différents moments d'un processus de racialisation en fournissant le « contexte » adéquat permettant d'éviter les facilités essentialistes consistant à prétendre expliquer tautologiquement les tensions ethno-raciales par elles-mêmes. Elle met enfin en lumière les conséquences complexes du mouvement national de 2006 sur les relations interethniques au sein du marché du travail déqualifié des États-Unis.

De l'enquête ethnographique au récit analytique

L'enquête sur laquelle se fonde cet article a porté sur le secteur du travail journalier à Chicago¹¹. Elle s'est déroulée d'avril 2004 à août 2006, et a combiné plusieurs méthodes, notamment : (i) une observation participante « masquée » dans deux agences de travail journalier (12 semaines au total, réparties entre 2005 et 2006), appelées ici *Bob's Staffing* (dans le nord-ouest) et *Minute Staff* (dans le sud-ouest) qui, en dehors des périodes d'attente dans les « salles de *dispatch* », m'ont fait travailler principalement dans quatre usines (toutes dans le domaine de l'industrie légère : carton, shampoing, plastique, polystyrène) situées tantôt à Chicago, tantôt dans la lointaine banlieue de l'Illinois ; (ii) l'ethnographie « à découvert », s'étalant de mai 2005 à août 2006, du *Santa Maria worker center*, dont j'ai participé aussi bien aux réunions internes qu'aux apparitions externes et à certains déplacements hors de Chicago ; (iii) le suivi d'une campagne de pression visant à assurer l'application d'une nouvelle loi de régulation du secteur du travail journalier ; (iv) une trentaine d'entretiens approfondis avec un échantillon diversifié d'acteurs (journaliers, militants associatifs, responsables d'agences) ; (v) le traitement de données du recensement étatsunien et du département du travail de l'État de l'Illinois ; enfin (vi) l'exploitation d'enregistrements et d'archives personnelles sur l'histoire et l'actualité du secteur depuis les années 1960, récoltés au cours du travail de terrain.

S'il est ancré dans l'enquête ethnographique, cet article n'est cependant pas un extrait de journal de terrain mais un récit analytique. Il propose la reconstruction conceptuelle d'un moment précis et unique de l'histoire récente des États-Unis qu'il restitue dans ses différentes échelles pertinentes, du local au national et, dans une moindre mesure ici, au transnational. L'analyse ethnographique elle-même n'y porte pas sur des états ni même des relations fixes mais sur des processus

Public Turn : From Labor Process to Labor Movement », *Work and Occupations*, 2008, 35, 4, p. 371-387.

¹¹ Chauvin S., « Intérim industriel et mouvements de journaliers à Chicago », Thèse de doctorat EHESS, Paris, 2007.

(pèlerinage, racialisation, etc.) par lesquels des personnes concrètes et le milieu d'interaction qu'elles forment se sont trouvés transformés¹².

L'article prend soin de montrer tout ce que ces événements doivent aux transformations macroéconomiques et macropolitiques qui leur sont simultanées, et dont les participants font l'expérience à travers le prisme d'enjeux locaux. Mais l'analyse est à double sens : reconstruits comme maillons d'une chaîne de processus imbriqués à plusieurs niveaux, le récit microhistorique et l'ethnographie politique d'un mécanisme local de racialisation peuvent contribuer en retour à l'intelligibilité du « contexte » même qui a pu, dans un premier temps, servir à l'« expliquer »¹³.

Noirs et hispaniques dans les agences de travail journalier à Chicago

La limitation des solidarités de classe par la ségrégation résidentielle, les différences linguistiques et l'hostilité raciale a marqué Chicago durant l'essentiel de son histoire¹⁴. Au début du XXI^e siècle encore, un des obstacles à l'union des noirs et des immigrés hispaniques récents sur les lieux de travail précaire n'est pas seulement une immense barrière de langue ; c'est aussi une barrière physique : comme dans d'autres grandes villes, les deux catégories de travailleurs ne se trouvent bien souvent pas dans les mêmes entreprises, ni parfois les mêmes secteurs¹⁵. Les agences de travail journalier sont, en fait, quasiment les seuls lieux où les deux groupes peuvent faire l'expérience directe de leur concurrence sur le marché local du travail déqualifié.

¹² Weber F., « Settings, Interactions, and Things : A Plea for Multi-Integrative Ethnography », *Ethnography*, 2001, 2, 4, p. 475-499.

¹³ Burawoy M. et al., *Global Ethnography : Forces, Connections and Imaginations in a Postmodern World*, Berkeley, University of California Press, 2000 ; Revel J. (dir.), *Jeux d'échelle. La microanalyse à l'expérience*, Paris, Seuil-Gallimard, 1998 ; et Schatz E. (ed.), *Political Ethnography : What Immersion Contributes to the Study of Power*, Chicago, University of Chicago Press, 2009.

¹⁴ Pour la relative exception des années 1930, voir Cohen L., *Making a New Deal : Industrial Workers in Chicago 1919-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

¹⁵ Waldinger R., Lichter M., « Black/Immigrant Competition », in id., *How the Other Half Works : Immigration and the Social Organization of Labor*, Berkeley, University of California Press, 2003, p. 205-217. Pour une analyse d'ensemble de la concurrence économique entre noirs et hispaniques sur le marché du travail américain, voir Gordon J. et Lenhardt R., « Rethinking Work and Citizenship », *UCLA Law Review*, 2008, 55, p. 1161-1238.

Un « territoire hispanique » : l'agence comme vecteur et espace de discrimination

Les salles d'attente de ces – entreprises de travail temporaire bas de gamme sont en effet un lieu de passage privilégié de personnes victimes de deux types de discrimination à l'emploi : l'illégalité des hispaniques sans papiers d'une part, le stigmate inextricablement racial et judiciaire d'ancien condamné pour les hommes afro-américains de l'autre¹⁶. Dans un espace urbain aussi ségrégué que Chicago, la mixité des agences, inégale selon les établissements, repose elle-même sur une logique raciale : alors qu'elles se situent normalement dans les quartiers d'habitation de leur main-d'œuvre, les sociétés de *day-labor* évitent soigneusement de s'installer dans les deux ghettos noirs de la ville, de crainte d'en subir elles-mêmes le stigmate auprès de leurs entreprises clientes¹⁷. Par conséquent, la grande majorité des agences de Chicago se trouve dans des quartiers latinos, où les noirs doivent se rendre pour se faire embaucher.

La cohabitation forcée dans les entrailles de ces intermédiaires de marché tend parfois à suivre une logique de niche. De rares établissements sont ainsi réputés plus ouverts aux candidatures des noirs. Mais une telle spécialisation ethnoraciale s'inscrit dans une dynamique asymétrique : les agences qui embauchent des noirs sont rapidement contraintes de se spécialiser sur ce segment, et finissent par ne plus avoir que des noirs dans leurs effectifs. Beaucoup d'entreprises clientes opèrent alors un contournement de la discrimination raciale en la déplaçant au niveau du *choix des agences*, évitant ainsi d'en assumer la responsabilité légale. La discrimination elle-même est d'une certaine manière externalisée, déléguée aux fournisseurs de main-d'œuvre.

Pour éviter de subir cette « *one-drop-rule* » commerciale, de grosses agences ségrèguent implicitement leur main-d'œuvre entre leurs différentes succursales. D'autres encore segmentent leur recrutement en fonction des heures de la journée : à l'agence Bob's Staffing, dans le nord-ouest de Chicago, la division entre la distribution du matin à 5 h 00 (majoritairement pour les sans-papiers) et celle de l'après-midi à 13 h 00 (majoritairement pour les noirs et quelques Portoricains) est en quelque sorte officialisée par le changement de la langue utilisée dans le local : l'espagnol à 5 h 00, l'anglais à 13 h 00. Au sein d'une même agence, la

¹⁶ De Genova N., *Working the Boundaries : Race, Space and « Illegality »*, in *Mexican Chicago*, Duham, Duke University Press, 2005 ; Wacquant L., « Race as a Civic Felony », *International Social Science Journal*, 181, 2005, p. 127-142 ; Chauvin S., Jounin N., « L'externalisation des illégalités. Ethnographie des usages du travail "temporaire" à Paris et Chicago », in Weber F., Barbe N., Fontaine L. (dir.), *Les économies de l'ombre et leurs paradoxes*, Paris, Karthala, 2011.

¹⁷ Peck J., Theodore N., « Contingent Chicago », *art. cit.*, p. 490.

langue est utilisée par les entreprises clientes comme critère de substitution pour opérer une sélection ethnique voilée des candidats au moment de la « commande » de travailleurs. Quelquefois, cette logique fonctionne au bénéfice des noirs et de leur maîtrise de la langue indigène. Mais dans la grande majorité des cas, c'est l'espagnol que requièrent des usines et des entrepôts où, de plus en plus, l'anglais n'est maîtrisé qu'à partir des niveaux élevés de l'encadrement. À Chicago, le phénomène est tel que l'apprentissage des bases de l'espagnol est désormais une mesure active proposée aux anciens prisonniers noirs par les programmes de réinsertion¹⁸.

Le sentiment pour les noirs de se trouver, dans les salles de *dispatch* des agences, en « territoire hispanique », ne vient pas seulement de ce qu'elles s'installent presque uniquement dans les quartiers latinos. Elle renvoie au fait que les noirs y sont maintenant, à Chicago, en minorité numérique : la segmentation, temporelle ou géographique, est une pratique relativement isolée, à laquelle la plupart des agences préfèrent une mixité raisonnée, consistant à maintenir une minorité de noirs toujours suffisamment limitée pour ne pas enclencher un processus de stigmatisation à l'encontre de l'établissement si celui-ci dépasse le « seuil de tolérance » racial.

Ce sentiment est aussi renforcé par le fait que les « dispatcheurs », employés qui assignent le matin les équipes sur les différents « tickets », sont le plus souvent recrutés parmi les groupes latinos bilingues, comme les Mexicains-Américains (légaux), les Portoricains ou les Cubains. Cette position d'intermédiaires indissociablement économiques, ethniques et culturels, concrétisée par leurs conversations en espagnol auprès d'immigrés avec lesquels les noirs ne peuvent avoir que des échanges sommaires ou des interactions non verbales, apparaît aux anglophones comme la preuve d'une complicité de principe des dispatcheurs avec leurs co-ethniques immigrés – mais aussi avec les entreprises qui souhaitent les embaucher en priorité. À l'agence Minute Staff, dans le sud-ouest de la ville, il n'est pas rare que les hommes noirs interrompent une annonce d'offre du dispatcheur, prononcée en espagnol car uniquement destinée à ceux qui le comprennent, par un « *Inglés por favor !* » mi-amusé (puisqu'étant l'occasion d'utiliser des rudiments de l'autre langue), mi-agacé. Enfin, l'impression de « territoire hispanique » est redoublée par la dynamique de minorisation : non seulement les noirs sont en minorité, mais ils continuent de voir leur représentation décliner, dans les agences encore plus que dans la ville (tableau 1).

¹⁸ Peck J., Theodore N., « Carceral Chicago : Making the Ex-Offender Employability Crisis », *International Journal of Urban and Regional Research*, 2008, 32, 2, p. 24.

Tableau 1. Proportion de noirs et de latinos dans la population totale (1990-2005)

	Chicago			États-Unis		
	1990	2000	2005	1990	2000	2005
Noirs	39 %	36,8 %	34,9 %	12 %	12,3 %	12,1 %
Latinos	19,6 %	26 %	28,8 %	8,9 %	12,5 %	14,5 %

Sources : Recensement étatsunien, 1990, 2000. US Community Survey, 2005.

Photo 1. La « salle de dispatch » typique d'une grande agence dans la banlieue de Chicago, avec au fond le comptoir délibérément surélevé et la dispatcheuse, « commerciale d'intérim » au rabais



De la compétition économique à la concurrence morale

On ne peut toutefois rapporter cette ségrégation uniquement à un enchaînement mécanique de décisions rationnelles ou même simplement pragmatiques. Comme le remarque Roger Waldinger, « une explication purement socio-structurelle des niches conduit à une description dépolitisée de la manière dont se décide qui obtient les emplois, et pour-

quoi »¹⁹. Au sein des lieux de travail, la division ethnique obéit à des logiques de choix dans lesquelles « race », « morale » et « économie » se trouvent entremêlées, telle cette règle non écrite qui veut que, dans les restaurants, les noirs soient exclus de la plupart des postes de contact direct avec la clientèle. Raúl, dispatcheur mexicain et légal (il est né aux États-Unis) dans une agence du nord de Chicago, rapporte ainsi devant moi les demandes que lui font d'ordinaire les employeurs au téléphone :

« Somebody who looks clean, or Spanish-speaking »

En général, malheureusement, ce qui se passe c'est... quand on envoie des gens qui parlent espagnol, souvent [les autres] viennent se plaindre et disent « Oh, tu ne m'envoies pas parce que je ne suis pas Mexicain ! » Des trucs comme ça. Mais malheureusement, ils ont raison. Et les entreprises demandent plus de « *Spanish-speaking* » que de « *English-speaking* ». Et certaines d'entre elles, quand elles demandent des gens, elles disent : « S'il vous plaît pouvez-vous envoyer quelqu'un qui a l'air propre, ou qui parle espagnol ». Des fois elles diront « il nous faut deux gars, mais soyez bien sûr qu'ils parlent espagnol ».

À l'inverse des Afro-américains, les immigrés hispaniques sont perçus par les employeurs comme un groupe qui valorise la « communauté » et donc le collectif de travail. Leurs réseaux informels sont vus comme plus denses, plus fiables et sont, par conséquent, davantage mobilisés que ceux des noirs²⁰. Surtout, c'est la docilité des sans-papiers qui est mise en avant par les stéréotypes circulant dans le monde du travail journalier et au-delà, comme le rapporte John Patricks, le directeur (blanc) de Graaljobs, une agence dont la main-d'œuvre est très majoritairement noire :

« The preferred worker for lower skilled jobs is definitely the undocumented worker »

SC : Est-ce que c'est un handicap pour votre agence d'avoir surtout une main-d'œuvre noire, du point de vue des entreprises clientes ?

JP : C'est un sévère handicap. C'est le pire que nous ayons. Le travailleur préféré pour les postes déqualifiés est clairement le travailleur sans papiers [...]. Parce que les travailleurs sans papiers sont perçus comme des gens qui travaillent très dur, ils feront tout ce que vous leur dites, quoi que ce soit, ils ne vont pas pinailler si vous ne les traitez pas bien, aucune chance qu'ils aillent se plaindre au Département du Travail si vous décidez de ne pas leur payer leurs heures supplémentaires, vous savez, toutes ces choses. Donc c'est la main-d'œuvre idéale.

¹⁹ Waldinger R., *Still the Promised City ? African Americans and New Immigrants in Postindustrial New York*, Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. 303.

²⁰ Waldinger R., *ibid.*, p. 310.

Cette concurrence vécue s'accompagne de discours de dénigrement réciproque : les nouveaux immigrés présentent parfois les Afro-américains comme des privilégiés fainéants et imméritants ; les noirs dénigrent en retour les sans-papiers comme des intrus serviles. Partiellement incompatibles, ces deux « récits » cohabitent pourtant souvent dans les représentations des employeurs.

L'émergence des « *whiteness studies* » depuis les années 1980 aux États-Unis a singulièrement approfondi l'appréhension de la « race » dans ce pays en mettant en lumière la manière dont, au cours du XX^e siècle, les immigrés d'Europe du sud sont « devenus » blancs par l'intégration au travail, l'accès aux droits sociaux du *New Deal*, le déménagement dans les *suburbs* et le racisme anti-noirs²¹. Par analogie, il est ainsi possible de lire dans les discours « racistes » des immigrés mexicains d'aujourd'hui à l'encontre des Afro-américains, une stratégie performative d'intégration à la société étatsunienne. Dans le « mockumentaire » *Un día sin Mexicanos* réalisé par Sergio Arau en 2004, qui imagine ce que serait la Californie si un beau matin, tous les immigrés mexicains disparaissaient, les noirs, représentés par des policiers, symboles de la « niche » que représente l'emploi public pour les Afro-américains, sont décrits comme des êtres fainéants qui possèdent la citoyenneté étatsunienne sans la mériter, alors même que cette dernière est refusée à des millions d'honnêtes travailleurs hispaniques. Les discours de ce type sont courants dans les agences de travail journalier. Le passage qui suit est tiré d'une discussion avec des collègues mexicains, dans la voiture qui nous amène de l'agence Bob's Staffing vers une usine de shampooing.

« Pobres pero limpios »

Un homme noir traverse la rue devant la voiture de manière un peu intempestive. « Tu as vu comment ils traversent, les noirs, c'est n'importe quoi ! », me dit Nacho, un homme de 25 ans originaire du Guerrero. Les noirs, ils n'ont pas besoin de travailler, parce qu'ils ont droit à l'aide sociale. « Et puis ils sont sales, et leurs maisons sont sales aussi ». Quant aux Polonais, ils ne mettent pas de déodorant, ils sentent la saucisse parce qu'ils mangent beaucoup de choses qui sentent fort. « Nous, on travaille, on est honnêtes ». Il conclut : « Nous on est pauvres, mais au moins on est propres ».

²¹ Roediger D., *The Wages of Whiteness : Race and the Making of the American Working Class*, New York, Verso, 1999 (1^{re} édition 1989) ; Ignatiev N., *How the Irish Became White*, New York, Routledge, 1995. Waldinger R., *Working Toward Whiteness : How America Became White. The Strange Journey from Ellis Island to the Suburbs*, New York, Basic Books, 2005.

Photo 2. « Hard Working Immigrants » : une large banderole en tête de la gigantesque manifestation du 1^{er} mai 2006 à Chicago



Plusieurs aspects de la condition actuelle des immigrés mexicains pourraient toutefois compromettre leur intégration progressive comme des « blancs ethniques », et tendraient plutôt à en faire, provisoirement ou définitivement, une « troisième couche » raciale au sein de la société étatsunienne²². Parmi ces éléments : la masse même de cette immigration ; son caractère ininterrompu et sa croissance exponentielle ; le nouveau régime d'illégalité durable dans lequel ils sont pris et qui tend à limiter leur intégration économique et civique dans la hiérarchie des places ; enfin l'affaiblissement des différences *nationales* entre immigrés latino-américains sous le regard des blancs, qui tend de plus en plus à les fusionner dans une catégorie « Mexicains », plus ou moins associée à la clandestinité²³.

Dans ce contexte, le dénigrement des noirs, dans les agences et au dehors, a peut-être un enjeu plus négatif que positif : non pas accélérer l'américanisation, mais d'abord empêcher la racialisation. Pour Nicholas De Genova, cette stratégie négative passe par une « racialisation trans-

²² Sur l'émergence, puis la disparition d'un « troisième étage embryonnaire », formé par les nouveaux immigrés d'Europe du sud et de l'Est, dans la structure raciale de Chicago, au début du XX^e siècle et jusque dans les années 1920, voir Hirsch A., « *E Pluribus Duo ? Thoughts on "Whiteness" and Chicago's "New" Immigration as a Transient Third Tier* », *Journal of American Ethnic History*, 2004, 23, 4, p. 7-44.

²³ Dans le film *Un día sin Mexicanos* déjà cité, un sénateur blanc intrigué par la disparition subite des travailleurs journaliers qui étaient en train de repeindre son salon parle de « *Mexicans from El Salvador* ».

nationale » qui se distingue aussi bien des « Américains » blancs que des noirs, en revendiquant une identité ancrée dans le pays d'origine²⁴. Cette transnationalité revendiquée par les familles nées au Mexique vise à éviter l'identification avec les modes de vie « ghettoïsés » des quartiers hispaniques plus anciens, notamment portoricains²⁵, mais aussi avec le devenir ethnoracial incertain de leurs propres enfants²⁶.

À cette légitimité transnationale alliée à une idéologie du mérite collectif d'« honnêtes travailleurs », les noirs et, au-delà, les journalistes « américains » opposent ce qu'on pourrait appeler un « nativisme de la citoyenneté ». En effet, s'ils ont le sentiment d'être injustement discriminés au profit de sans-papiers illégitimes, ce n'est pas en tant que noirs ou sans-abris, mais en tant que « citoyens américains ». Ce sentiment se traduit régulièrement de la part des hommes afro-américains par des discours nativistes et, dans les salles de *dispatch*, le matin, par des menaces d'« appeler l'immigration » pour dénoncer l'embauche généralisée et flagrante d'immigrés non autorisés dans les agences. Une conséquence de ce nativisme pan-étatsunien est l'atténuation relative des hostilités entre « citoyens » blancs et noirs, qui se considèrent – dans le contexte des agences – comme victimes *ensemble* de la concurrence des sans-papiers²⁷. Or, on peut observer des dynamiques ethnoraciales analogues du côté des mouvements politiques de travailleurs précaires.

Question sociale et question raciale au *worker center*

Aux États-Unis, les mouvements sociaux parasyndicaux prenant le nom de *worker centers* ne s'adressent le plus souvent qu'à une seule origine ethnique et linguistique, et celle-ci est, presque toujours, hispanique. Ces espaces associatifs fonctionnent même pour une grande part comme des catalyseurs d'une identité « *pan-Latino* » au-delà des appartenances nationales d'origine des immigrés d'Amérique latine qui les fréquentent²⁸. C'est le cas à Chicago pour plusieurs d'entre eux. Pourtant, niché au milieu d'un ancien quartier portoricain en cours de gentrification, le *Santa Maria worker center* se présente, lui, comme un groupe multiethnique et bilingue. Si bien qu'aux agences de travail

²⁴ De Genova N., *Working the Boundaries*, op. cit., p. 141.

²⁵ Bourgeois P., *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Le Seuil, 2003 (1^{re} édition 1996) ; De Genova N., Ramos-Zayas A., *Latino Crossings. Mexicans, Puerto Ricans and the Politics of Race and Citizenship*, New York, Routledge, 2003.

²⁶ De Genova N., « "American" Abjection : "Chicanos", Gangs, and Mexican/Migrant Transnationality in Chicago », *Aztlán : A Journal of Chicano Studies*, 2008, 33, 2, p. 141-174.

²⁷ Les journalistes blancs sont très rares dans les agences de Chicago, et sont souvent sans-abri.

²⁸ Fine A., *Worker Centers*, op. cit., p. 19.

journalier, il faut ajouter ce centre parasyndical à la courte liste des institutions du marché du travail au sein desquelles, à Chicago, se rencontrent physiquement sous-prolétaires noirs et sans-papiers hispaniques.

La « race », à la fois omniprésente et euphémisée

Organisation « communautaire », le *Santa Maria worker center* a été fondé en 2000 initialement comme simple projet au sein d'une association de soutien aux sans-abris de Chicago, majoritairement afro-américains. Des enquêtes sur cette population avaient montré que beaucoup de sans-logis étaient employés dans les agences de travail journalier de la ville, dont les managers se rendaient fréquemment jusqu'aux refuges le matin pour recruter la main-d'œuvre²⁹. D'abord *de facto* centré sur des hommes afro-américains, le *worker center* – devenu au bout de quelques années une structure autonome – s'est néanmoins appliqué à construire une organisation multiethnique fondée sur une base de classe, réunissant toute la « communauté » des journaliers d'agences, quelles que soient leur catégorie raciale, leur langue ou leur origine nationale.

Dans beaucoup de mouvements urbains des dernières décennies, les thèmes localistes de la « communauté » et du « quartier » (*Neighborhoods first*) firent souvent office d'euphémismes pour désigner la lutte déclinante des noirs après l'avortement du Mouvement des droits civiques et la désagrégation du ghetto communautaire, substituant au « sujet » noir celui de l'allocataire social (*welfare recipient*), du propriétaire en quête de prêt, ou encore du « bon voisin » soucieux de la santé de sa « communauté »³⁰. Doug McAdam soutient ainsi que le « déclin de l'insurrection noire » a conduit au développement d'un espace dualisé avec d'un côté, une multitude de groupes locaux isolés, centrés sur leur communauté de quartier et alimentant une prolifération de thèmes de revendication, et de l'autre, de grandes organisations de « protestation institutionnalisée » conservant, elles, une ambition de représentation ethno-raciale, mais davantage coupées des actions militantes de terrain³¹.

Dès les années 1960, le « *community organizing* » avait été présenté par l'élite libérale comme une alternative « modérée » aux émeutes urbaines qui marquaient la décennie³². L'auto-organisation locale fut défendue par ses protagonistes d'alors comme une perspective politique

plus viable pour la communauté afro-américaine que l'accès aux postes de responsabilité politique ou les stratégies d'autarcie économique³³. Mais bien que Saul Alinsky, le père du « *community organizing* », ait longtemps lutté pour la déségrégation de Chicago, il finit par en reporter *sine die* la perspective en limitant son action à la fondation d'organisations par quartier qui, étant donnée la structure urbaine de la ville, ne pouvaient que demeurer homogènes ethniquement – quitte à s'associer ensuite dans des coalitions plus larges³⁴. Si bien que dans chaque organisation, la « race » constitua une toile de fond permanente sans que la question raciale, euphémisée en question urbaine, y soit réellement posée en tant que telle³⁵.

De fait, au *worker center*, un certain discours de classe a lui aussi servi à minimiser l'ancrage racial et, secondairement, sexué, du groupe initial, formé principalement d'hommes noirs. Mais il a aussi efficacement contribué à élargir le public de l'organisation à une main-d'œuvre d'immigrés sans-papiers de plus en plus hégémonique dans les agences. Pourtant, en 2006, dans un contexte politique général dominé par la question des immigrés illégaux latino-américains, surtout mexicains, un tel discours de classe fondé sur les droits de citoyen révèle peu à peu ses ambiguïtés réactionnelles. Au *worker center*, les mêmes termes qui avaient pu servir à élargir la base prennent désormais une tonalité défensive, servant à habiller de rhétorique alinskienne l'hostilité des leaders historiques envers les nouveaux travailleurs de la ville qui sont aussi, au moins en apparence, leurs concurrents économiques les plus palpables.

« It's not immigrants' rights, it's workers' rights »

Juillet 2005. Je suis dans la voiture de Julie, la coordinatrice blanche du *worker center*, avec Max, son président, un gros journalier noir travaillant depuis près de 20 ans au service nocturne de distribution d'un journal, et Jamar, un leader âgé de 33 ans, lui aussi noir et travaillant au même endroit. Je mentionne la grande manifestation en faveur des droits des immigrés hispaniques qui avait eu lieu trois jours avant : cette marche improvisée en quelques jours grâce au soutien des radios ethniques en langue espagnole, pour protester contre la création d'une milice nativiste en Illinois, avait étonné tout le monde, participants et commentateurs, par sa taille alors inédite (40 000 personnes) et sa tonalité très revendicative jurant avec les pa-

²⁹ Theodore N., *A Fair Day's Pay? Homeless Day Laborers in Chicago*, Chicago, Center for Urban Economic Development, University of Illinois at Chicago, 2000.

³⁰ Boyte H., *The Backyard Revolution*, *op. cit.* Pour une analyse critique de cette évolution, voir Castells M., « The Post-Industrial City and the Community Revolution », *art. cit.*

³¹ McAdam D., *Political Process and the Development of Black Insurgency* (1982), Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 185-186.

³² Silberman C., *Crisis in Black and White*, New York, Random House, 1964.

³³ Obama B., « Why Organize ? », *op. cit.*, p. 35-36.

³⁴ Santow M., *Saul Alinsky and the Dilemmas of Race in the Post-War City*, Doctorat en histoire, Université de Pennsylvanie, Philadelphie, 2000.

³⁵ On voit au passage que, contrairement à l'idée reçue que l'on peut s'en faire en France, aux États-Unis le vocable polysémique de la « communauté » sert bien davantage à euphémiser la race qu'à l'exacerber. Voir Chauvin S., « Il faut défendre la communauté » : ethnographie participante d'un « *community meeting* » de travailleurs journaliers à Chicago », *ContreTemps*, 2007, 18, p. 59-69, et Bacqué M. H., « Associations « communautaires » et gestion de la pauvreté », *op. cit.*

journalier, il faut ajouter ce centre parasyndical à la courte liste des institutions du marché du travail au sein desquelles, à Chicago, se rencontrent physiquement sous-prolétaires noirs et sans-papiers hispaniques.

La « race », à la fois omniprésente et euphémisée

Organisation « communautaire », le *Santa Maria worker center* a été fondé en 2000 initialement comme simple projet au sein d'une association de soutien aux sans-abris de Chicago, majoritairement afro-américains. Des enquêtes sur cette population avaient montré que beaucoup de sans-logis étaient employés dans les agences de travail journalier de la ville, dont les managers se rendaient fréquemment jusqu'aux refuges le matin pour recruter la main-d'œuvre²⁹. D'abord *de facto* centré sur des hommes afro-américains, le *worker center* – devenu au bout de quelques années une structure autonome – s'est néanmoins appliqué à construire une organisation multiethnique fondée sur une base de classe, réunissant toute la « communauté » des journaliers d'agences, quelles que soient leur catégorie raciale, leur langue ou leur origine nationale.

Dans beaucoup de mouvements urbains des dernières décennies, les thèmes localistes de la « communauté » et du « quartier » (*Neighborhoods first*) firent souvent office d'euphémismes pour désigner la lutte déclinante des noirs après l'avortement du Mouvement des droits civiques et la désagrégation du ghetto communautaire, substituant au « sujet » noir celui de l'allocataire social (*welfare recipient*), du propriétaire en quête de prêt, ou encore du « bon voisin » soucieux de la santé de sa « communauté »³⁰. Doug McAdam soutient ainsi que le « déclin de l'insurrection noire » a conduit au développement d'un espace dualisé avec d'un côté, une multitude de groupes locaux isolés, centrés sur leur communauté de quartier et alimentant une prolifération de thèmes de revendication, et de l'autre, de grandes organisations de « protestation institutionnalisée » conservant, elles, une ambition de représentation ethno-raciale, mais davantage coupées des actions militantes de terrain³¹.

Dès les années 1960, le « *community organizing* » avait été présenté par l'élite libérale comme une alternative « modérée » aux émeutes urbaines qui marquaient la décennie³². L'auto-organisation locale fut défendue par ses protagonistes d'alors comme une perspective politique

plus viable pour la communauté afro-américaine que l'accès aux postes de responsabilité politique ou les stratégies d'autarcie économique³³. Mais bien que Saul Alinsky, le père du « *community organizing* », ait longtemps lutté pour la déségrégation de Chicago, il finit par en reporter *sine die* la perspective en limitant son action à la fondation d'organisations par quartier qui, étant donnée la structure urbaine de la ville, ne pouvaient que demeurer homogènes ethniquement – quitte à s'associer ensuite dans des coalitions plus larges³⁴. Si bien que dans chaque organisation, la « race » constitua une toile de fond permanente sans que la question raciale, euphémisée en question urbaine, y soit réellement posée en tant que telle³⁵.

De fait, au *worker center*, un certain discours de classe a lui aussi servi à minimiser l'ancrage racial et, secondairement, sexué, du groupe initial, formé principalement d'hommes noirs. Mais il a aussi efficacement contribué à élargir le public de l'organisation à une main-d'œuvre d'immigrés sans-papiers de plus en plus hégémonique dans les agences. Pourtant, en 2006, dans un contexte politique général dominé par la question des immigrés illégaux latino-américains, surtout mexicains, un tel discours de classe fondé sur les droits de citoyen révèle peu à peu ses ambiguïtés réactionnelles. Au *worker center*, les mêmes termes qui avaient pu servir à élargir la base prennent désormais une tonalité défensive, servant à habiller de rhétorique alinskienne l'hostilité des leaders historiques envers les nouveaux travailleurs de la ville qui sont aussi, au moins en apparence, leurs concurrents économiques les plus palpables.

« It's not immigrants' rights, it's workers' rights »

Juillet 2005. Je suis dans la voiture de Julie, la coordinatrice blanche du *worker center*, avec Max, son président, un gros journalier noir travaillant depuis près de 20 ans au service nocturne de distribution d'un journal, et Jamar, un leader âgé de 33 ans, lui aussi noir et travaillant au même endroit. Je mentionne la grande manifestation en faveur des droits des immigrés hispaniques qui avait eu lieu trois jours avant : cette marche improvisée en quelques jours grâce au soutien des radios ethniques en langue espagnole, pour protester contre la création d'une milice nativiste en Illinois, avait étonné tout le monde, participants et commentateurs, par sa taille alors inédite (40 000 personnes) et sa tonalité très revendicative jurant avec les pa-

²⁹ Theodore N., *A Fair Day's Pay? Homeless Day Laborers in Chicago*, Chicago, Center for Urban Economic Development, University of Illinois at Chicago, 2000.

³⁰ Boyte H., *The Backyard Revolution*, *op. cit.* Pour une analyse critique de cette évolution, voir Castells M., « The Post-Industrial City and the Community Revolution », *art. cit.*

³¹ McAdam D., *Political Process and the Development of Black Insurgency* (1982), Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 185-186.

³² Silberman C., *Crisis in Black and White*, New York, Random House, 1964.

³³ Obama B., « Why Organize ? », *op. cit.*, p. 35-36.

³⁴ Santow M., *Saul Alinsky and the Dilemmas of Race in the Post-War City*, Doctorat en histoire, Université de Pennsylvanie, Philadelphie, 2000.

³⁵ On voit au passage que, contrairement à l'idée reçue que l'on peut s'en faire en France, aux États-Unis le vocable polysémique de la « communauté » sert bien davantage à euphémiser la race qu'à l'exacerber. Voir Chauvin S., « Il faut défendre la communauté » : ethnographie participante d'un « *community meeting* » de travailleurs journaliers à Chicago », *ContreTemps*, 2007, 18, p. 59-69, et Bacqué M. H., « Associations « communautaires » et gestion de la pauvreté », *op. cit.*

rades culturelles plus conventionnelles qui rythmaient d'ordinaire la vie politique étatsunienne. J'explique que j'étais à cette marche avec la famille d'un ami sans-papiers. L'événement a été peu couvert par les médias anglophones. Surprise : ni Max ni Jamar ni même Julie, la coordinatrice blanche qui maîtrise pourtant très bien l'espagnol, n'en ont entendu parler. Max est visiblement agacé. Quand je dis que c'était une manifestation « *for immigrant rights* », subitement il se lance dans une tirade contre cette appellation. Il conclut, exaspéré : « *It's not immigrants' rights, it's workers' rights, Sebastian* ».

Lors d'une réunion au cours du même mois, Max entreprend de présenter le *worker center* à des femmes hispaniques dont c'est la première venue dans les locaux. Après avoir énoncé des revendications en utilisant le pronom « Nous », il précise : « *Not "We" as "immigrants", as "undocumented", as "born in the US" (including [prenant le ton plaintif qu'il prête aux sans-papiers] "I can't speak English"), We as "day laborer workers"* ».

À bien des égards, dans le contexte de cette tradition « communautaire », l'irruption en 2006 d'un nouveau discours pro-immigré porté par une rhétorique de fierté ethnique est apparue aux leaders afro-américains comme une forme de provocation. Bien qu'euphémisé comme simple « question » (*issue*) censée concerner tous les militants, le groupe social des immigrés a soudain été promu au rang de préoccupation politique légitime. Cette évolution nourrit chez les leaders noirs le sentiment d'une trahison de la part des *organizers* blancs, professionnellement et culturellement plus sensibles que les premiers aux changements d'agenda national et à la redéfinition des frontières du politiquement correct. Ils leur reprochent d'avoir endossé collectivement, avec une légèreté excessive, un nouveau thème à la mode³⁶.

En effet, qu'il soit présenté comme un honnête travailleur que seule une loi injuste empêche d'accéder au rêve américain, comme la victime innocente d'employeurs peu scrupuleux qui profitent impunément de sa fragilité légale ou, plus récemment, comme un sujet politique collectif prêt à enrichir à son tour l'économie et la mosaïque multiculturelle étatsunienne, le nouvel immigré sans papier incarne dans les milieux mili-

tants une nouvelle figure du « travailleur précaire ». Celle-ci entre en concurrence aussi bien avec celle du « *working poor* » blanc que du sous-prolétaire noir luttant pour sa survie à l'ère de la désindustrialisation des quartiers centraux³⁷. Pour les « anciens » qui, comme Max, ont rejoint le *worker center* dès ses débuts en acceptant de mettre entre parenthèses leur appartenance raciale en faveur d'une rhétorique de classe à l'ambition plus rassembleuse (mais aussi plus conforme à la communauté homogène du populisme alinskien), la réémergence soudaine dans l'espace public d'un discours de droits civiques centré sur une origine nationale différente ou un statut de citoyenneté « particulier » (celui des sans-papiers hispaniques) se présente comme une forme d'ironie de l'histoire.

La position socio-raciale du « staff » au *worker center*

Dans ce contexte, le personnel (blanc) du *worker center* occupe une position ambiguë. Comme dans beaucoup d'organisations alinskiennes, à *Santa Maria*, la solidarité entre « *organizers* » et « *leaders* » venait en partie de leur commune identité comme « citoyens américains » : les différences étaient minimisées par le contrat implicite qui voulait que, sous le vocable généraliste de « travailleurs journaliers », on désigne en fait majoritairement les travailleurs noirs qui, dans les années 1990, comptaient encore pour une part substantielle de la main-d'œuvre journalière à Chicago. Au contraire, en 2006, alors que nous partons pour Washington, l'évolution des représentations médiatiques a fini, au fil des ans, par faire du personnage du journalier un quasi-synonyme d'« immigré mexicain sans-papiers ».

L'arrivée progressive de travailleurs hispaniques de la ville au sein du *worker center*, qui en féminise sensiblement les effectifs, contribue alors à rendre plus ambivalentes les relations quotidiennes entre les leaders noirs et la coordinatrice salariée blanche, dont le pouvoir se trouve accru par son rôle d'interprète. Max, dont on a vu qu'il peste souvent contre le monolinguisme des nouveaux membres, en perd une partie de son autorité et de son charisme de « président ». Durant les mois de mon enquête dans le *worker center*, il doit en permanence mobiliser Julie pour assurer les traductions, à l'aide d'injonctions (« *Ask them, ask them!* »), qui sont autant de reconnaissances de son impuissance à parler à tous et pour tous, à communiquer « directement » avec ses membres. Il se révolte d'ailleurs souvent contre cette dépendance linguistique en jurant qu'il n'apprendra jamais l'espagnol, et que c'est aux nouveaux de faire le chemin.

³⁶ Dans la tradition alinskienne, qui sur ce point a essaimé bien au-delà des seuls mouvements qui s'en réclament, l'*organizer* est un salarié de l'organisation, extérieur à la « communauté ». Lorsqu'un membre du mouvement et de la « communauté » devient très actif, ou lorsqu'il démontre de la disponibilité, des compétences sociales ou des qualités orales particulières, il devient un « *leader* ». Mais le « *leader* » n'a pas vocation à devenir « *organizer* » : ces deux figures correspondent à deux circuits militants parallèles comportant peu d'intersections. Voir Alinsky S., *Reveille for Radicals*, op. cit., p. 64-75, et Chauvin S., « Le « *worker center* » et ses spectres. Les conditions d'une mobilisation des travailleurs précaires à Chicago », *Sociologies pratiques*, 2007, 15, p. 41-54.

³⁷ Ehrenreich B., *L'Amérique pauvre : Comment ne pas survivre en travaillant* (2001), Paris, 10/18, 2005 ; Wilson W. J., *Les oubliés de l'Amérique* (1987), Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

Conséquence de ce rôle d'interprète qu'assume Julie, celle-ci se trouve de plus en plus considérée par les noirs comme une « représentante » des immigrés hispaniques du *worker center*, auxquels elle est associée, par nécessité, à chacune de leurs interactions avec les leaders afro-américains. En outre, à part Julie, les anglophones du *Santa Maria worker center* sont tous des hommes, alors que les hispanophones sont majoritairement des femmes. En tant que groupe, ceux-ci apparaissent aux premiers comme étant plus « doux », plus « dociles », et donc moins combatifs. Cette perception est partagée par Allan Heary, un homme blanc directeur d'un autre *worker center* travaillant, lui, exclusivement avec des Latinos, qui formule ainsi sa vision du choc des cultures politiques entre les deux groupes ethniques :

« The black worker sees it as a question of dignity »

AH : C'est dur de mélanger les Afro-américains et les Latinos [...]. La raison c'est que, c'est comme à la fac, tu as le niveau 100, et le niveau 200, et le niveau 300. Les travailleurs afro-américains sont à peu près au niveau 400. Les travailleurs latinos sont à peu près au niveau 100 [il fait un geste de dénivèlement avec ses mains déployées]. En termes d'organisation, de lutte pour leurs droits. Ils n'ont pas un passé [de luttes politiques]. Alors les noirs sont très frustrés par les Latinos. Parce que les Latinos ne comprennent pas très vite des choses qui pour les noirs sont évidentes [...]. Les noirs à Santa Maria, ont vraiment du mal avec les Latinos. Ils ne comprennent pas pourquoi, pourquoi ils se laissent exploiter [...]. Ils ne comprennent pas pourquoi ces travailleurs soulèvent deux cartons, alors qu'ils sont censés n'en soulever qu'un. Quand il sera payé au salaire minimum, un travailleur noir va dire : « Je vais soulever un carton, un carton à la fois ». Le travailleur mexicain, lui, dira : « Non, moi je vais prendre trois cartons ».

SC : Ah, d'accord, ils travaillent plus dur...

AH : Ouais. Ça les rend fous, c'est ce qui rend les noirs fous. [...] Tu vois, le travailleur noir voit ça comme une question de dignité. Et une question de respect. Et plutôt que d'être soumis et de perdre ta valeur comme personne, tu préfères être pauvre et demander de l'argent à l'État, tu vois. Il y a bien eu un Mouvement des droits civiques dans les années 1960 !

Dilemmes et contradictions du statut de Donald

Pris dans l'enchevêtrement de ces différences culturelles réelles et fantasmées, Donald, sans-abri blanc d'une quarantaine d'années, occupe une position inconfortable³⁸. D'une part, en tant que sans-abri, se révélant souvent peu fiable à cause de problèmes psychiatriques, et dont l'apparence physique trahit la plupart du temps ses conditions de vie très précaires, il ne peut pleinement s'identifier à un « *organizer* » au même

titre que Julie, salariée de l'organisation. Mais, d'autre part, parce que ses ressources culturelles, son appartenance raciale et un passé militant dans le mouvement syndical lui confèrent un capital politique qui n'est pas celui d'un simple « leader » au sens d'Alinsky, il ne peut se présenter « seulement » comme un travailleur journalier. Au rythme des conflits, il joue de l'une ou de l'autre de ces catégories de référence. Mais cette position inconfortable est aussi la cause de nombreuses souffrances, allant des situations où son illégitimité politique lui est renvoyée à la figure par les « vrais » *organizers*, jusqu'aux cas inverses, plus rares, où sa « race blanche » l'exclut de certaines complicités entre les journaliers noirs réunis autour de Max. Dans ce contexte, Donald perçoit stratégiquement dans la rhétorique « ouvrière » et « communautaire » qui a prédominé jusqu'ici au centre un puissant « désidentificateur » dont il se sert pour empêcher de « voir surgir la dimension raciale comme une des interprétations possibles de l'interaction »³⁹, ce qui risquerait de l'exclure du groupe des journaliers historiques centré autour des Afro-américains. Et il met d'autant plus en avant une rhétorique de classe que c'est la classe qui le rapproche des journaliers et l'éloigne de Julie. Pourtant, du fait de la catalyse des clivages raciaux engendrée par le week-end à Washington, le voyage va exacerber cette ambivalence et à nouveau placer Donald en porte-à-faux.

Le voyage à Washington comme pèlerinage politique

Le pèlerinage associatif que j'aborde maintenant survient donc dans le contexte du triomphalisme un peu naïf et des immenses attentes alimentées, pour un temps – jusqu'à l'été 2006 – par le nouveau mouvement en faveur des travailleurs sans papiers aux États-Unis, que la plupart des organisations de la gauche militante américaine cherchent alors à rejoindre avec l'espoir d'en nourrir et, inséparablement, d'en partager la dynamique. En généralisant la notion de pèlerinage développée par l'anthropologie religieuse, puis en la spécifiant afin de l'adapter aux enjeux particuliers de l'espace politico-associatif, on peut décrire le voyage « communautaire » à Washington comme une opération symbolique. Elle est susceptible à la fois : (i) d'exhiber et de consolider l'unité globale du groupe national qui s'y réunit ; (ii) de renforcer le groupe local (ici, le *worker center* de Chicago) par son apparition collective devant le groupe national ; (iii) de développer le charisme politique individuel de ses leaders⁴⁰. Pour produire avec succès ces effets d'ins-

³⁹ Poutignat P., Streiff-Fenart J., « Catégorisation raciale et gestion de la coprésence dans les situations "mixtes" », *Cahiers de l'Urmis*, 1995, 1, p. 23.

⁴⁰ Il ne s'agit ici pas d'affirmer que le pèlerinage politique comporte « une part de religieux » mais que pèlerinage religieux et pèlerinage politique ont des morphologies analogues – bien que distinctes – dont le rapprochement comparatif permet

³⁸ Hughes E., « Dilemmas and Contradictions of Status », in *The Sociological Eye* (1971), New Brunswick, Transaction Publishers, 1993, p. 141-150.

titution – jamais réductibles à des réalités strictement psychologiques – le pèlerinage se déroule dans ce que V. Turner a appelé un contexte de « liminalité » impliquant une « définition de situation », un temps et un lieu exceptionnels, propices au relâchement des clivages sociaux ordinaires, où « les différences sont acceptées ou tolérées plutôt qu'aggravées en motifs d'opposition agressive »⁴¹.

Voyage citoyen et « recharge sacrée »

Coalition lâche formée au début des années 1970, le réseau USCON réunit en avril-mai, tous les ans ou tous les deux ans, plusieurs centaines de personnes pour un long week-end dans la capitale étatsunienne afin d'échanger récits de « victoires » locales et expériences militantes des groupes représentés, mais aussi pour réaliser une série d'actions coup de poing dans la région, visant le plus souvent à obtenir des rendez-vous avec des interlocuteurs haut placés. USCON n'étant pas une association, sa conférence n'est pas une assemblée générale : on n'y vote pas, et on n'y prend pas de décision souveraine. Cette réunion représente néanmoins à chaque occasion un moment intense lors duquel le groupe rassemblé fait preuve d'une unité extraordinaire, unité au second degré qui fonctionne comme un symbole de son unité ordinaire.

Dans la définition irénique qu'en donne l'anthropologie religieuse, le pèlerinage implique une sortie des personnes hors des rôles et statuts de la vie quotidienne. Ils entrent, par la célébration rituelle de leur commune et universelle humanité, dans un mouvement de « *communitas* » et d'« *antistructure* », dont la version subjective est un état de fusion baptisé « *flow* »⁴². Il requiert notamment de partir « loin » pour se rendre à la « source sacrée » de la communauté humaine, qu'elle soit pensée en termes religieux, culturels ou, comme ici, politiques⁴³. Dans le cas du *worker center*, le déplacement jusqu'à la capitale permet aux voyageurs de revenir dans leur groupe d'origine avec un capital militant fait

d'enrichir la notion anthropologique de pèlerinage. Sauf lorsqu'il désigne explicitement des traits substantiels de la culture religieuse afro-américaine, le vocabulaire religieux utilisé ici n'est donc pas métaphorique, mais théorique – au sens de Bourdieu P., Passeron J.-C., Chamboredon J.-C., *Le métier de sociologue*, Paris et La Haye, Mouton, 1968.

⁴¹ Turner V., « Pilgrimages as Social Processes », in *Dramas, Fields, and Metaphors : Symbolic Action in Human Society*, Ithaca, Cornell University Press, 1975, p. 166-230, ici p. 208.

⁴² Turner V., *ibid.* ; Eade J., Sallnow M., *Contesting the Sacred : The Anthropology of Christian Pilgrimage*, Londres, Routledge, 1991.

⁴³ Howe A. C., « The San Francisco Homeland and Identity Tourism », *Cultural Anthropology*, 2001, 16, 1, p. 35-61, propose par exemple une description de San Francisco comme centre de pèlerinage des minorités sexuelles américaines à la fin des années 1990.

d'expériences, de savoirs et de savoir-faire, mais aussi d'un charisme politique à même d'être réutilisé localement⁴⁴. Entre autres choses, ce charisme se matérialise par les photos qui décorent les murs intérieurs du centre à Chicago, autant d'« attesteurs »⁴⁵ où les leaders apparaissent dans des lieux célèbres ou à des tribunes prestigieuses, et qu'ils commentent régulièrement au moyen de discours initiés qui ne sont pas loin de rappeler l'évocation des miracles.

Mars 2006. À la fin d'une réunion de *Santa Maria worker center*, Max et Shawn se souviennent de leur séjour USCON à Washington l'année précédente. Ils n'en reviennent pas de l'impression de toute puissance que leur donnaient, sur le coup, les actions directes menées contre des personnages aussi importants. « *They gave us anything we wanted !* » « *Man, it was crazy, we shut that street down !* »

Nous sommes une quinzaine du *worker center* de Chicago à nous rendre dans la capitale. Parmi les non-journaliers, il y a Julie la coordinatrice du centre, et deux bénévoles blancs, John, un étudiant, ainsi que moi-même, alors identifié à un jeune enseignant à l'université de Chicago. Parmi les journaliers, Donald est le seul blanc. Sont venus au total six travailleurs immigrés hispaniques, trois femmes et deux hommes. Les six journaliers afro-américains également présents travaillent la plupart pour le même service de distribution de journaux que Max, le président. Un autre membre, Joel, est un jeune de vingt ans d'origine guatémaltèque. Parce qu'il parle anglais couramment, qu'il est un résident légal permanent, et travaille dans une équipe de noirs américains, tout le monde l'a pris pour un Portoricain. C'est seulement le matin du retour, sur une table à manger des sous-sols du Sénat, que ses camarades apprendront, après une bonne année de collaboration, sa vraie nationalité d'origine.

Pour certains membres, le déplacement à Washington représente un événement personnel fort. Dans le cas d'Alvin, jeune journalier noir de vingt ans arrivé récemment au centre, c'est la première fois de sa vie qu'il prend l'avion, et la deuxième fois seulement qu'il sort de la région de Chicago – il s'était déjà rendu à Atlanta, capitale du sud afro-américain. Cette expérience est pour lui si nouvelle qu'il n'a pas cru nécessaire de prendre avec lui ses papiers d'identité : à l'aéroport, le matin du départ, nous manquons de le laisser sur place avant qu'une négociation efficace de Julie avec les autorités nous permette de l'embarquer.

⁴⁴ Matonti F., Poupeau F., « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2004-2005, 155, p. 4-11.

⁴⁵ Claverie E., *Les guerres de la Vierge. Une anthropologie des apparitions*, Paris, Gallimard, 2003, p. 347.

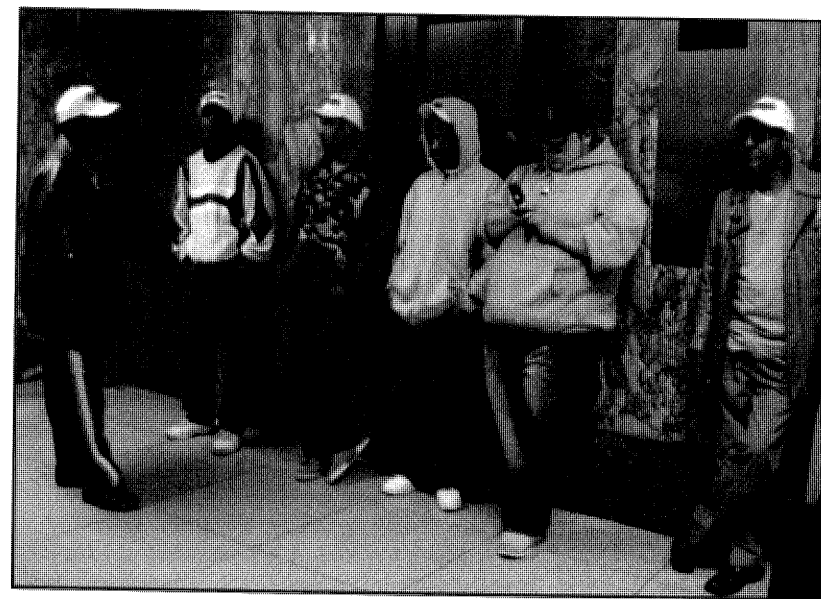
Enfin, ce voyage collectif est l'occasion d'un pèlerinage démocratique et citoyen jusqu'au « centre sacré » de la vie politique états-unienne⁴⁶. Une fois achevées les réunions internes du week-end, le séjour s'achève en effet par une série de visites collectives dans les « lieux de mémoire » de la capitale. Le lundi matin est consacré à un déplacement de l'ensemble de la coalition jusqu'au *Lincoln Memorial*, autel du Mouvement des droits civiques. Arrivés devant le bâtiment grâce à des cars scolaires loués pour l'occasion, nous y prenons des photos, ainsi que devant le *National Mall*, l'esplanade qui lui fait face. Puis sur le perron, par un temps maussade et sous un vent froid qui ne se prêtent pourtant guère à l'effusion politique, l'ensemble des pèlerins reprend en chœur, sans objet précis, la chanson phare des droits civiques, « *We shall overcome* », au micro, avec un accompagnement à la guitare. Ils brandissent des banderoles pré-imprimées dont certaines (« *We love this country* ») semblent tout droit recyclées des manifestations nationales immigrées de la semaine précédente.

Nous reprenons ensuite les bus et, après une action dans le centre-ville, nous nous rendons jusqu'au Congrès, où les groupes locaux sont encouragés à aller rencontrer leurs députés, pour une séance de *lobbying* associatif – autre rituel démocratique qui jure avec la vie ordinaire des journaliers dans des agences où leur dignité civique est durement mise à l'épreuve. Les deux sénateurs de l'Illinois sont alors Richard Durbin et Barack Obama. Bien que ces parlementaires tiennent par ailleurs des permanences régulières à Chicago, le fait de se rendre jusqu'à leur bureau de Washington enferme une forte charge politique : la dimension « sacrificielle » du voyage confère un surplus de légitimité aussi bien au message qu'aux messagers, la distance sociale se trouvant atténuée par la connivence régionale en terre étrangère, et le rendez-vous étant plus difficile à refuser. Nous ne pouvons cependant rencontrer que les « conseillers », et non les sénateurs eux-mêmes.

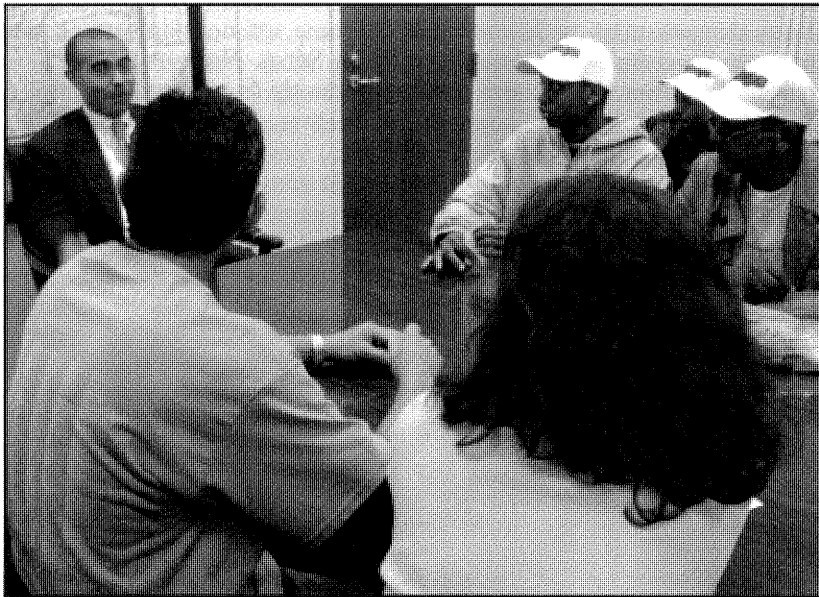
⁴⁶ Je reprends la notion de « *sacred center* » à Jeffrey Meyer, *Myths in Stone : Religious Dimensions of Washington D.C.*, Berkeley, University of California Press, 2001. S'il est « un » centre, le lieu de pèlerinage n'est cependant pas toujours symboliquement situé « au » centre : il est le lieu de l'origine, mais cette origine est à la fois centrale et périphérique, car située en dehors de l'expérience quotidienne. Dans la culture politique états-unienne, centrée sur la communauté locale, c'est en partie le cas de Washington, paradoxalement bien davantage que celui de Paris dans la France « centralisée », comme le montre l'analyse des pèlerinages présidentiels dans la « terre d'origine » des nouveaux élus : Mariot N., « Hommage aux siens et retour aux sources. Les pèlerinages des présidents dans leur ancien fief », *Politix*, 2007, 77, 1, p. 11-37. Sur la « centralité périphérique » du lieu de pèlerinage, voir Turner V., « *Pilgrimages as Social Processes* », *op. cit.*, p. 193-197. En termes de topographie symbolique, le pèlerinage renvoie ainsi moins à un déplacement vertical que latéral.

L'entrée dans le Sénat est solennelle, mais une fois passés les détecteurs de métaux, les déplacements dans les bâtiments sont très libres : à aucun moment ne nous est demandé un quelconque papier d'identité. Nous sommes reçus par le conseiller d'Obama, qui nous donne à chacun sa carte de visite avec l'écusson doré du Sénat. Nous abordons aussi bien les questions du salaire minimum que de la réforme migratoire. Dans la petite salle, nous sommes assis autour d'une table de réunion, faisant face à une grande carte de l'Illinois : l'événement donne l'image d'une vraie séance de travail. En sortant, le conseiller nous dit en signe d'encouragement : « Merci, les gars, d'être venus, vous aidez vraiment à changer les choses. Sachez juste maintenant que vous avez un allié au Congrès ! »

Photo 3. Devant l'ascenseur qui mène aux bureaux des cent sénateurs étatsuniens



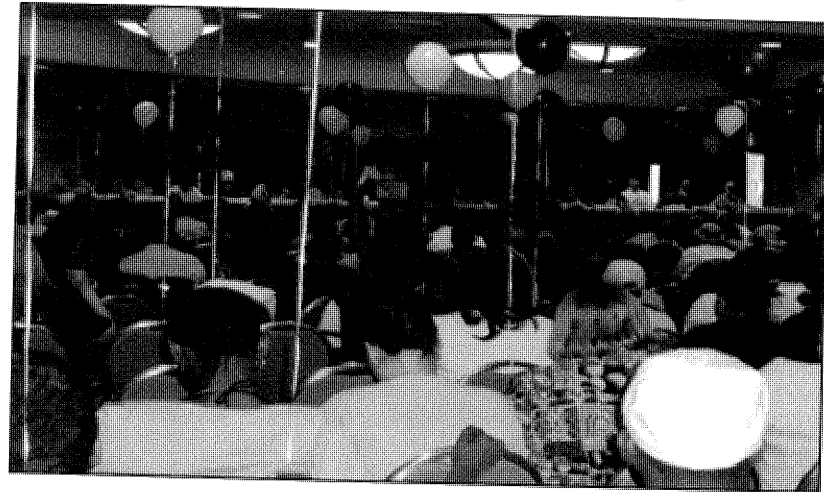
**Photo 4. Avec le conseiller de Barack Obama.
Ordre du jour : salaire minimum et réforme migratoire**



« *Winning together* » : la communion dans l'optimisme de la volonté

Pèlerinage citoyen, le week-end est également l'occasion d'une mise en scène de l'unité de la coalition politique au niveau national. Chaque participant se voit distribuer un badge où il est invité à inscrire non seulement son nom et son prénom, mais aussi son ancienneté dans le monde du « *community organizing* » (*number of USCONs attended*). La première soirée est officiellement baptisée « *USCON family reunion* » : elle est entièrement consacrée à se remémorer les victoires du mouvement et à commémorer le plaisir d'être ensemble. La séance est introduite par la chanson « *We are family* » (« *We are family, I got all my sisters with me !* »). La salle reprend le refrain en chœur. Toute la soirée est jalonnée de discours inspirés et inspirants, qui bien souvent exercent leurs effets en se proclamant tels (« *toutes les histoires inspirantes que nous venons d'entendre...* »).

**Photo 5. « *We are Family* » :
une réunion nationale de militants en Amérique**



L'atmosphère « familiale » est renforcée par le fait qu'une large majorité de l'assemblée est afro-américaine. Cet aspect flagrant n'est pourtant jamais abordé par les discours d'ouverture, qui insistent au contraire sur le caractère multiethnique de la coalition, à l'image de ses trois représentantes nationales (une blanche, une hispanique et une noire) censées incarner la diversité des membres. En fait, la prédominance afro-américaine transparaît plus que tout dans le type d'atmosphère religieuse qui rythme la soirée, et plus généralement le week-end. Comme dans les églises noires, les moindres paroles des orateurs suscitent des réactions participantes de la salle. Au « *good evening* » individuel répond un « *good evening* » collectif, aux slogans enflammés des « *All right !* » accompagnés de hochements de tête. Parfois, les femmes, en une posture religieuse, baissent la tête et lèvent les bras, ouvrant les paumes des mains en direction de la tribune, comme pour recevoir l'énergie de l'orateur. Cette religiosité diffuse est annoncée dès la première séance, après la chanson et le discours sur la famille, par une prière d'ouverture récitée par un pasteur.

Une bonne partie de cette première soirée est ensuite consacrée à la célébration des « victoires » passées : parmi les plus célébrées, les accords obtenus avec des entreprises ou des administrations s'engageant soit à respecter des codes d'éthique proposés par l'organisation, soit à créer des programmes répondant à ses revendications. Ainsi, lors de la session plénière du dimanche après-midi, USCON invite le responsable des relations extérieures d'une grande banque avec laquelle la coalition collabore depuis quelques années à un programme de financement de

prêts immobiliers en direction des habitants des quartiers déshérités. Au milieu de son intervention, le représentant de la banque s'interrompt et remarque tout haut : « Je me rends compte que je suis la seule personne dans cette salle à porter un costume et une cravate ! » Dans l'assistance, un bruit sourd monte alors progressivement jusqu'à faire raisonner tout le hall pour réclamer à l'orateur : « *Take it off, take it off!* » Une musique de cabaret se met ensuite à sortir des baffles autour de la tribune. Le banquier se lance dans un strip-tease partiel. Et, surprise : sous sa veste, sa cravate et sa chemise, il porte un tee-shirt « USCON », le même tee-shirt que nous avons tous sur nous. Le public exulte et l'acclame longuement.

À la fin du premier soir, le leader d'un groupe du Massachusetts travaillant sur la question du logement explique à la tribune : « On rentre dans nos communautés avec cette énergie. Tous les ans on ramène de nouveaux leaders ». Il met là le doigt sur une fonction essentielle de ce grand pèlerinage militant à Washington. Les quelques actions « coup de poing » réalisées, qui ont souvent peu de chances de réussir au niveau fédéral, sont surtout là pour leur force d'encouragement aux actions locales dans lesquelles se trouveront à nouveau engagés les « leaders » une fois rentrés chez eux. Si les actions à Washington se présentent comme l'objectif de la réunion annuelle, ils fonctionnent donc plutôt comme un *moyen*, une manière de faire exister le groupe national et de donner du cœur à l'ouvrage aux groupes locaux qui vont retourner ensuite dans leurs « communautés ». Contrairement à la logique des mouvements sociaux en France, il ne s'agit pas d'utiliser le local pour développer le national, mais bien l'inverse : sous l'apparence d'en être l'analogue américain, la « *community organization* » est à bien des égards l'inverse d'un « comité local »⁴⁷.

Dans cette perspective, le plus important est de créer des vocations, de « développer » des « leaders », au sens fort de « dirigeant indigène de la communauté »⁴⁸, par l'effet d'exaltation et d'implication censé découler des activités du week-end. Le pèlerinage de Washington vaut comme « adoubement » des leaders locaux. C'est là que les leaders sont présentés aux autres groupes et « introduits » sur la scène nationale du monde communautaire. C'est en outre l'occasion pour eux de se retrouver nombreux pour des « actions directes » qui, au niveau strictement local, ne rassemblent d'ordinaire que quelques dizaines de personnes. Enfin, parce qu'à Washington, les leaders sont invités à « représenter » leur

groupe local, le voyage contribue à ce qu'en retour ils s'y identifient davantage.

Exhiber un « charisme de groupe »

Lors des séances de « partage des victoires et des stratégies », les différentes organisations se présentent les unes aux autres leurs activités locales, et tout en communiant dans l'optimisme général, entrent en concurrence les unes avec les autres. Parler de ses victoires, c'est se mettre en valeur devant le collectif national, prouver qu'on existe. Ne pas avoir de victoire à présenter serait ainsi, pour le *worker center*, une forme d'humiliation. Il faut donc si possible exagérer ses « victoires » et, au besoin, les inventer.

Cette dimension de performance à usage interne contribue également à faire du voyage de Washington un pèlerinage politique. Le groupe doit faire preuve de discipline et respecter à cette fin une stricte division des « rôles ». À chaque pèlerin du *worker center* est assignée à l'avance une tâche bien définie qui détermine sa fonction durant le week-end (« témoignages » publics, gestion du public des ateliers, etc.). Pour améliorer notre visibilité, nous devons aussi porter des casquettes blanches ornées de l'inscription « Chicago », que Julie a achetées dans un *Walgreens* avant de partir. Deux membres sont également chargés de vendre des tee-shirts blancs à l'effigie des *White Sox*, l'une des deux grandes équipes de base-ball de la ville. Ni les casquettes, ni les tee-shirts n'ont de signification immédiatement politique, mais ils nous permettent de nous réapproprier le prestige associé à la capitale du Midwest.

Plus précisément, il est décidé que nous devons porter deux types de tee-shirts : d'une part les tee-shirts rouges du *Santa Maria worker center*, d'autre part les tee-shirts bleus d'USCON, imprimés spécialement pour l'occasion. La règle est la suivante : les tee-shirts rouges sont destinés à nos apparitions internes en direction de la coalition, les tee-shirts bleus à nos apparitions extérieures, aux côtés des autres groupes, de manière à exhiber par l'homogénéité des couleurs la force numérique, face aux « ennemis », du réseau national que nous représentons. Dernière règle de discipline : « *No overpartying* », selon le mot de Max, alors que nous sommes tous réunis dans une chambre après l'installation dans l'hôtel. Le week-end est un moment de célébration militante, il ne doit pas se transformer en beuverie. « *La fiesta es el domingo* », et pas avant, précise pour sa part Julie : « *Just be social, drink moderately, be responsible* ».

Max, qui se sent éminemment responsable des jeunes hommes noirs du *worker center*, et qui a beaucoup investi dans ce voyage lors duquel il pense pouvoir confirmer devant les nouveaux membres sa position de président, nous a dit et répété : « Surtout, on ne fait rien sans en référer

⁴⁷ Chauvin S., « Le « *worker center* » et ses spectres », art. cit.

⁴⁸ Alinsky S., *Reveille for Radicals*, op. cit. Alinsky se fonde sur les analyses de W. F. Whyte à propos du leadership informel dans *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain* (1943), Paris, La Découverte, 2007.

au groupe ! » Cet impératif de discipline est une condition indispensable à l'exhibition du charisme collectif du *worker center* en face des groupes « amis » et néanmoins concurrents.

Lors de l'assemblée plénière du dimanche, chaque association locale délègue ainsi un représentant qui annonce son nom devant l'assistance. Les délégués forment deux colonnes, à droite et à gauche de la tribune, et alternativement, les personnes de gauche et de droite déclament le sigle de leur groupe, et se font bruyamment acclamer. « Je m'appelle Mike Williams, je représente le *Santa Maria worker center*. Ça fait six ans que nous venons à USCON, et nous représentons plus de 80 000 travailleurs », annonce fièrement l'un de nos jeunes leaders. S'instaure alors une compétition entre les groupes quant à la taille de la population représentée : les nombres enflent, à la faveur du flou entretenu sur le sens du mot « représenter ».

Épreuves de charisme, les ateliers du dimanche matin sont pour les groupes locaux des vitrines par lesquelles ils peuvent et doivent démontrer leur unité organique et prouver leur « *leadership* ». Notre *worker center* co-organise deux d'entre eux : l'un sur les conditions de travail, l'autre sur l'immigration. Lors de leur préparation, Julie explique qu'il ne faut surtout pas que nous arrivions en retard aux séances, pour ne pas apparaître comme des amateurs auprès des autres groupes. Chacun doit y tenir son « rôle ». Les « témoignages » prévus, y compris les témoignages « spontanés » qui émaneront du public sont écrits et répétés durant plusieurs « *prep sessions* » à Chicago, puis à Washington⁴⁹. Le matin, juste avant l'atelier sur les « travailleurs », Julie m'intime une dernière fois de « maintenir un bon *eye contact* avec Donald » qui s'apprête à faire le discours d'ouverture. La veille également, dans la petite salle de l'hôtel d'où nous révisons les derniers détails de l'atelier, elle nous explique longuement la manière dont nous pouvons contribuer à « maintenir un haut niveau d'énergie ».

Le dimanche matin, entre les sessions des différents ateliers qui se succèdent dans les salles de réunion de l'hôtel, alors que des trombes de militants passent dans les couloirs pour se rendre à leur prochaine destination, chaque groupe doit faire de la publicité pour « son » *workshop* à l'aide de mégaphones. C'est à qui crier le plus fort. Pendant le déroulement des ateliers, il faut rythmer les interventions de « nos » *leaders* par des « *That's right !* », « *That ain't right !* » et autres « *All right !* », « *Oh, yeah !* », ou encore « *That's what I'm talking about !* » (pour approuver ce qui vient d'être dit) et « *Ain't takin it no more !* » ou « *Sick and tired !* » (pour exprimer sa révolte).

⁴⁹ Sur la place du « témoignage » et de la « confession » dans le pèlerinage, voir Clavier E., *op. cit.*, p. 85-105.

Les participants à ces séances sont loin de « coller » sans réflexion aux stratégies d'ambiance. À l'issue de la première journée, Jamar, qui commence déjà à être exaspéré par l'omniprésence dans l'hôtel du discours de soutien inconditionnel aux immigrés, commente avec les mots suivants les multiples jeux de performance mutuelle par lesquels nous devons, devant les autres groupes, prouver notre « charisme » et ainsi faire réussir le pèlerinage : « *The world works on bullshit, Sebastian. Everybody's like "look what my group has done !" See, USCON, it's people bullshitting people* ».

Le retour de la fracture refoulée

Depuis les travaux de V. Turner, l'anthropologie britannique a remis en cause l'idée de « *communitas* », d'une part en signalant toutes les divisions internes qui peuvent s'observer lors d'un pèlerinage, et d'autre part en avançant l'idée que la signification de ce dernier est, en réalité, toujours contestée par ses participants⁵⁰. Le thème de la « fusion » du groupe des pèlerins a laissé place à celui des conflits qui le traversent. C'est un déplacement analogue vers les aspects plus agonistiques du pèlerinage que j'opère dans cette quatrième section. Si je peux y poser la question de l'échec du voyage collectif à Washington, c'est que ce dernier, à l'image d'autres rituels, ne relève pas d'un simple exercice d'expression culturelle⁵¹ : il a potentiellement vocation à accomplir un certain nombre d'opérations symboliques, notamment le renforcement de l'unité du collectif et l'accumulation de capital politique. C'est à l'aune de ces idéaux incarnés notamment dans les attentes de Max, qu'on peut analyser le déroulement réel du pèlerinage, et la série d'accrocs dont il est l'occasion.

Des accrocs dans l'unité organique

Premier accrocc à l'idée que le voyage sera l'occasion d'un contact « habilitant » des membres du *worker center* avec le « centre sacré » de la vie politique étatsunienne : cette année, nous ne nous trouvons pas « vraiment » à Washington, mais dans la banlieue de Crystal City, en Virginie, à quelques kilomètres. Deuxième accrocc : le jeudi précédent le départ, nous avons échoué à rassembler à Chicago tous les participants au voyage pour ce qui devait en être le dîner propitiatoire. Troisième accrocc : un tel voyage aurait dû s'effectuer « tous ensemble » : à bien

⁵⁰ Eade J., Sallnow M., *Contesting the Sacred*, *op. cit.*

⁵¹ C'est en déplaçant la focale de ce que le rituel exprime vers ce qu'il produit (ou pas) que l'on veut échapper aux biais tautologiques décrits par N. Mariot, « Morphologie des comportements et induction des croyances. Quelques remarques à propos de l'exemplaire circularité de la fonction intégratrice des rites », *Hypothèses*, 1997, 1, p. 59-66.

des égards, le trajet lui-même devait faire partie intégrante du pèlerinage. Aux États-Unis, ce qu'on appelle souvent les « *Marches sur Washington* » (par opposition à ce que seraient de simples manifestations dans Washington) furent d'abord non des défilés dans la ville, mais de « longues marches » sacrificielles. Un groupe partait d'un lieu éloigné du pays pour se rendre lentement jusqu'à la capitale en agréant si besoin au passage de nouveaux « martyrs ». Une « marche » réussie devait se trouver plus nombreuse « en arrivant au port » qu'en partant de son lieu d'origine⁵². Même lorsqu'elle donnait lieu à un défilé une fois sur place, ce dernier était moins important que le rassemblement final et les discours inspirés dont il était l'occasion (« *I have a dream...* ») – là encore, à l'inverse des « manifestations » à l'européenne, dont les discours finaux sont vite oubliés au profit du trajet intra-urbain qui les précède, et qui sert à les désigner (Bastille-République-Nation).

Un dernier accroc est alors dû à la composition même du *worker center* : parce que les sans-papiers du groupe ne peuvent pas prendre le risque d'un trajet en avion, ils doivent partir par la route pour un long périple d'une nuit dans une camionnette, durant lequel ils dorment peu ou mal. Si ce « sacrifice » alimente sans aucun doute le charisme des pèlerins de la route, il contribue aussi à scinder davantage le collectif, qui plus est, selon les lignes de fracture que le groupe cherchait par ailleurs à atténuer. Résultat : durant les visites du lundi chez les sénateurs Obama et Durbin, ceux qui doivent rentrer en camionnette pour Chicago ne peuvent pas nous accompagner, car ils sont partis dès le matin afin d'arriver peu après minuit, et ainsi être de retour à leur poste de travail très tôt le lendemain matin.

À la fin du séjour, Max, qui a bien fait savoir qu'il voulait que le groupe soit toujours uni et parle d'un seul homme, finit en outre par se plaindre à Julie, exaspéré : « Les Latinos du groupe ne sont pas restés avec nous, au contraire ils sont allés avec les autres Latinos ! » S'ils sont présents lors des moments les plus formels, dans les phases plus informelles, les membres hispaniques du *worker center* rejoignent en effet les hispaniques d'autres collectifs, en partie pour des raisons de proximité linguistique, mais aussi parce qu'ils sentent la tension couvrir dans le groupe des journalistes afro-américains. Le moment sacré de la « réunion extraordinaire » de tous les pèlerins dans un « lieu extraordinaire » échoue donc, désarticulé, peu favorable à l'effet de transcendance que produit habituellement la coordination simultanée d'une série de propriétés et d'événements hors du commun.

⁵² Debouzy M., « Les marches de protestation aux États-Unis (XIX^e-XX^e siècles) », *Le mouvement social*, 2003, 202, p. 15-41.

Dans une moindre mesure, cet échec est aussi perceptible au sein de la coalition USCON prise dans son ensemble. Durant le week-end apparaît une différence notable de culture politique entre la majorité historique des participants, d'origine noire américaine, et la nouvelle minorité immigrée. Lors de la réunion de bienvenue, la responsable nationale hispanique prononce par exemple un discours très « négatif » insistant sur l'étendue de l'oppression plutôt que sur les « victoires » et qui, durant quelques minutes, met mal à l'aise les membres du public, habitués qu'ils sont à un discours plus « positif » et « habilitant » (*empowering*), dans l'héritage alinskien. Après de telles remarques négatives, il est impossible aux militants de « maintenir un haut niveau d'énergie » en applaudissant ou en criant des « *cheers* ».

Deuxième différence : le fossé dans les cultures religieuses des deux groupes, plus « charismatique » du côté noir américain, et moins démonstrative du côté mexicain et centraméricain. Durant le week-end, les Afro-américains évoluent sur un registre d'interaction qui leur est très familier, même lorsque les références religieuses restent implicites. Ce n'est pas le cas des immigrés hispaniques, peu rompus au niveau élevé d'expressivité requis par cette culture émotionnelle⁵³. Lorsqu'un orateur est à la tribune, les immigrés récents ne sont en effet pas préparés à crier spontanément les commentaires d'approbation (« *That's right !* ») ou de désapprobation (« *That ain't right !* ») à même d'entretenir l'ambiance adéquate.

Le craquèlement de la discipline : entre pèlerinage et tourisme

Pour le groupe de Chicago, les accrocs dans l'unité prennent aussi la forme d'un craquèlement de la discipline collective. Fait significatif, le projet d'une coordination parfaite de l'usage des tee-shirts s'effondre devant nos défauts d'organisation : dimanche après-midi, notre groupe arrive dans la grande salle avec des tee-shirts dépareillés, certains bleus, certains rouges, et comme nous devons partir ensuite immédiatement pour les actions « coup-de-poing » nous n'avons pas le temps de réparer l'erreur.

Plus généralement, Max éprouve de la difficulté à exercer toute l'autorité qu'il souhaiterait sur ses troupes, notamment les journalistes les plus jeunes, qui étaient encore au lycée peu auparavant et pour lesquels Max, bien qu'ayant l'âge d'être leur grand-père, ne peut incarner un « *role model* » crédible. Ces hommes qui ont entre vingt et trente ans n'ont en effet aucune intention de demeurer journalistes toute leur vie et

⁵³ Aminzade R., McAdam D., « Emotions and Contentious Politics », *Mobilization*, 2002, 7, p. 107-110.

font preuve d'une grande ambivalence vis-à-vis de la « carrière » de leurs aînés.

Pour les plus jeunes, le pèlerinage politique prend une dimension touristique⁵⁴. Ils profitent à Washington de l'absence de contrôle parental direct, à laquelle Max ne peut seul remédier. Les jeunes hommes noirs passent ainsi la soirée du samedi à draguer les filles (noires) des autres groupes, qu'ils retrouvent parfois de l'année précédente. Max fait néanmoins preuve d'indulgence à ce sujet car les rencontres sexuelles font partie de la mythologie officieuse associée à la rencontre annuelle. Pourtant, ajouté au contexte de l'effondrement des autres éléments d'unité et d'autorité, qui en démultiplient les effets, ce manque de discipline amoureuse finit par prendre pour le président une ampleur démesurée. Au moment de se rendre au « dîner de groupe » du dimanche soir qui devait enfin rassembler la totalité des membres du *Santa Maria worker center* présents à Washington, Alvin et Shawn ramènent leurs nouvelles petites copines, rencontrées la nuit précédente, « sans en avoir averti le groupe ». La camionnette est alors trop pleine et Max, Jamar et Wayne, déjà très en colère, doivent faire le trajet à pied.

Deux dîners « séparés et inégaux »

Ce dimanche soir, l'animosité générale, qui a commencé à monter le matin avec l'atelier sur l'immigration, atteint son comble lorsque, arrivant dans le restaurant en retard, Max, Jamar et Wayne constatent qu'il n'y a plus de place libre pour eux à la longue table où nous nous sommes installés avec les immigrés hispaniques. Lorsqu'ils se rendent compte que leur place a été offerte aux copines d'Alvin et de Shawn, les trois hommes, ulcérés, quittent brutalement le lieu et vont manger au Burger King.

L'épisode du restaurant, catalyseur de la crise, sert aussi de prétexte à une décision obéissant à des motifs plus complexes. Le restaurant pakistanais a été conseillé par une tante de John, l'étudiant blanc qui a conduit la camionnette des sans-papiers jusqu'à Washington. Par cette recommandation, celle-ci pensait nous offrir une bonne occasion de découvrir un exemple de cuisine « locale » caractéristique de l'une des communautés ethniques de la capitale. Un tel restaurant « chic » – le simple fait d'y être servi à table a valeur de symbole – est apparu à Julie

comme un lieu digne des retrouvailles collectives que nous avions tant attendues et qui, après les tensions de la journée, devaient sceller la réconciliation générale⁵⁵.

Or, l'intention de « découverte », voire de « distinction » alimentaire est perçue comme une agression culturelle par les journaliers noirs, peu habitués à fréquenter de tels restaurants, et clairement intimidés par la complexité du menu et par l'exotisme du lieu, de sa nourriture et de son décor. Beaucoup s'attendaient au contraire à un restaurant américain de la catégorie « *all-you-can-eat* », c'est-à-dire un lieu d'abondance alimentaire où ils auraient pu non pas manger des choses différentes de leur ordinaire mais, pour un prix fixe, manger *plus* des mêmes choses qu'ils mangent déjà, en se limitant, dans leur vie quotidienne. Par exemple, le jeune Alvin reste de longues minutes à déchiffrer, perplexe, les plats aux noms bizarres qui s'offrent à lui. Il dit qu'il ne sait pas quoi choisir (« *I don't like anything of what I see* »), finit par déclarer qu'il ne veut rien, menace même de rejoindre les trois « boudeurs » au fast-food.

Puis, sur suggestion du restaurateur qui propose d'improviser un plat « américain » Alvin finit par commander un « *wrap* » et des frites. Il ne cesse, durant le repas, de se plaindre du fait que le restaurant ne soit pas un « *all-you-can-eat buffet* ». Il est assis en face de moi : indice supplémentaire de l'« étrange étrangeté » du repas étranger tel que ce dernier a dû lui apparaître, faisant remarquer que je ressemble à un Brésilien de sa connaissance, il me demande, par curiosité : « *Is France next to Brazil ?* » Le lendemain midi, dans les sous-sols du Sénat, Julie prend bien soin de partir à la recherche d'un « *all-you-can-eat buffet* » à même de satisfaire les hommes noirs. Après avoir réussi l'exploit de mettre tout le monde d'accord sur le restaurant en question, elle regarde dans les présentoirs les salades pleines de mayonnaise et de viande. Végétarienne, elle remarque avec un air de dégoût : « *It's all-you-can-eat and I can't eat anything !* » L'hétérogénéité sociale du groupe s'est ainsi exprimée, parfois de façon ludique, parfois d'une manière plus dramatique, à travers le choc des goûts alimentaires. La ségrégation à laquelle a donné lieu le dîner a contribué à rendre encore plus pertinents et visibles les clivages raciaux qui le traversaient déjà.

L'approfondissement de la crise : politisation et racialisation

C'est cependant sur le plan proprement politique que la crise trouve son terrain d'expression et d'exacerbation le plus propice. On a vu en prologue que l'*immigration workshop* du dimanche matin a été l'occa-

⁵⁴ Sur la convergence entre pèlerinage et tourisme, voir Badone E., Roseman S. (eds.), *Intersecting Journeys : The Anthropology of Pilgrimage and Tourism*, Champaign, University of Illinois Press, 2004 ; voir aussi Cousin S., Réau B., *Sociologie du tourisme*, Paris, La Découverte, 2009. Élisabeth Claverie décrit pour sa part la manière dont le spectre du tourisme rôde en permanence au-dessus des participants du pèlerinage religieux, menaçant ce dernier de définitions profanes alternatives (*Les guerres de la Vierge*, op. cit., notamment p. 55-56, p. 63 et p. 66).

⁵⁵ Sur la commensalité comme « symbole » du pèlerinage, voir Turner V., « *Pilgrimages as Social Processes* », op. cit., p. 204.

sion d'une rupture de Max et de Jamar avec l'unanimité pro-immigrée qui régnait à la tribune, jusque dans le côté exagérément ridicule de l'argumentaire parodique du faux sénateur Bill Frist. J'aborde maintenant plus en détail le déroulement de cet atelier et ses conséquences.

L'atelier sur l'immigration et l'exacerbation des divisions politiques

Durant sa première demi-heure, le *workshop* se déroule entièrement en espagnol, sans traducteur. Par la suite, les phrases en anglais y sont traduites en espagnol, sans que les discours en espagnol soient, eux, traduits en anglais. À bien des égards, une telle situation replonge les journalistes noirs dans le « territoire hispanique » qui, à Chicago, contribue tant à leur exclusion au sein des agences de *day-labor*.

Puisque aucun des journalistes non hispaniques du *worker center* n'a manifesté le 1^{er} mai aux côtés des immigrés, c'est une femme d'un autre groupe d'Illinois qui vient témoigner, en guise d'ouverture, de son expérience de cette journée à Chicago. Insistant sur la nécessité d'une solidarité interethnique en faveur de ce nouveau mouvement, elle finit par s'exclamer : « *The reason we went to the march is to say "negros y Latinos unidos" "los negros y los blancos estamos juntos"* ». Mais d'une manière révélatrice, elle ne traduit pas sa dernière phrase en anglais. Dans l'ensemble, les discours enflammés sur l'unité multiethnique dans la lutte peinent à dissimuler leur véritable préoccupation : obtenir des Afro-américains un soutien sans faille au combat des sans-papiers. Pour les journalistes noirs, l'unité apparaît trop clairement à sens unique. Et, à l'image d'autres unanimismes « alinskiens » souvent subtilement imposés par le personnel associatif et les « *organizers* », il ne semble pas souffrir discussion – du moins en public⁵⁶. En fuyant en silence et en attendant de se trouver hors scène pour exprimer leur vif désaccord, Max et Jamar sont à leur manière des victimes de cette injonction à l'harmonie.

L'atelier s'intitule « *We are all Immigrants: Continuing the Dream*⁵⁷ ». Or, compte tenu de la tradition associative dans laquelle s'inscrit la conférence à Washington, un atelier comparable intitulé « *We are all Black people* » aurait été impensable. À l'inverse de la nouvelle lutte des immigrés, la lutte des noirs y est présentée comme une lutte du passé, reléguée à l'histoire : « Il y a eu Martin Luther King, maintenant,

⁵⁶ Sharpe T., « Union Democracy and Successful Campaigns: The Dynamics of Staff Authority and Worker Participation in an Organizing Union », in Milkman R., Voss K. (eds.), *Organizing and Organizers in the New Union Movement*, Ithaca, Cornell University Press, p. 62-87.

⁵⁷ L'affiche comporte une faute et indique en réalité : « *We are all immigrants* », mélangeant involontairement l'orthographe anglaise avec l'orthographe espagnole.

c'est à notre tour ! », proclame ainsi, reprenant un slogan souvent entendu les semaines précédentes, une femme hispanique à la tribune. La violence d'une telle rhétorique sur les journalistes noirs vient du fait qu'elle « achève » dans le discours le Mouvement des droits civiques : si elle le mentionne, c'est pour mieux l'enterrer symboliquement, rappeler qu'il est bien terminé et aujourd'hui remplacé par un « nouveau » mouvement, pour les droits civiques d'un autre groupe. Cette violence est redoublée par le constat évident que la situation économique catastrophique d'une partie de leur communauté n'a plus d'expression spécifique en termes politiques. Perçu comme une trahison de la rhétorique de classe qui avait soudé jusqu'ici le *worker center* multiethnique, ce changement discursif apparaît aussi comme une rupture du contrat implicite par lequel, derrière la rhétorique de classe, l'organisation plaçait en son cœur les journalistes noirs.

Je ne suis pas sûr du moment auquel Max et Jamar ont quitté les lieux : j'étais en partie pris par l'« ambiance » et je ne les ai pas vus s'en aller. Simplement, quand je me suis retourné vers eux, à la fin du *workshop*, ils étaient partis se plaindre à l'extérieur de ce qu'ils jugeaient être une caricature de pensée politiquement correcte. Donald, lui, est resté jusqu'à la fin. De retour dans la chambre que nous partageons, nous avons une longue conversation à propos de la « défection » exaspérée des deux leaders noirs.

« You have the Wall Street Republicans, but you also have the blue-collar, honest Republicans ! »

Donald s'adresse à moi, sur un ton de confiance mais avec l'air aussi de ne plus pouvoir se retenir de dire ce qu'il pense. Il explique qu'en ce qui le concerne, il a plutôt été convaincu par les arguments (pour autant délibérément caricaturaux) du faux Bill Frist, et qu'il est scandalisé par ceux qui traitent de racistes tous ceux qui ne sont pas pour l'immigration ou qui veulent renforcer les frontières. « C'est un peu comme ceux qui traitent d'antisémites toute personne qui n'est pas pour Israël. Si on ouvre au Mexique, alors pourquoi pas au Guatemala, à la Chine, etc. et à la fin on se retrouvera avec les mêmes problèmes qu'ils ont chez eux ! Bill Frist, il disait : il y a 12 millions de sans-papiers, et 12 millions de chômeurs, moi je ne trouve pas ça absurde, est-ce qu'on ne devrait pas s'occuper des problèmes de l'Amérique avant de s'occuper du Mexique ? Il faudrait d'abord embaucher les « Américains » [sous entendu, blancs et noirs] ici. Tous ces gens sont hypocrites, en réalité ils n'ont pas d'argument. Tu sais Sébastien, il y a les « *Wall Street Republicans* », mais il y a aussi les « *blue-collar, honest, Republicans* ». Et ce sont les premiers, pas les seconds, qui soutiennent la réforme migratoire ».

Photo 6. « We are all immigrants »



La racialisation du conflit

En quittant violemment le restaurant pakistanais, Max concède une défaite. Il est mis en minorité culturelle au cours de l'événement même qui aurait pu collectivement réaffirmer son statut de « *leader* des *leaders* » du *Santa Maria worker center*. Tout au long du week-end comme lors de ce dîner, la place des immigrés sans-papiers a été au centre de son amertume. Pourtant, ce n'est pas aux sans-papiers eux-mêmes qu'il s'en prend : il entretient en effet avec eux peu d'interactions directes. Ce sont au contraire les membres blancs du *worker center*, non seulement Julie mais aussi moi-même et, dans une moindre mesure, Donald, qui sont alors les cibles de ses accusations.

Un « *leader* » à mon insu ?

Parce que Julie et moi appartenons visiblement aux classes moyennes, parce que nous faisons souvent office d'interprètes entre les deux groupes monolingues, parce que nous donnons l'impression d'être « toujours avec les immigrés » et de délaisser les autres, nous finissons donc par être identifiés par Max à la figure des « blancs » qui ont trahi les noirs pour la nouvelle doxa pro-immigrée et ses rendements politiques immédiats. Ce sentiment d'usurpation n'est pas propre à Max, même s'il trouve chez lui une expression exacerbée. Dans la chambre, Donald me reproche par exemple d'avoir bénéficié du favoritisme de Julie, qui en quelques mois m'aurait adoubé en tant que dirigeant sans que j'aie à faire mes preuves, simplement parce que je suis blanc et diplômé. À ce stade, lui et Max m'imaginent une multitude d'interactions cachées avec Julie. Ce soupçon n'est pas entièrement infondé : durant les semaines précédentes, l'*organizer* n'a pas hésité à m'appeler régulièrement pour me demander conseil ou pour m'assigner des tâches

sans en référer à ceux qui sont pourtant officiellement ses employeurs⁵⁸. Elle prête ainsi le flanc à l'accusation souvent émise par Donald, selon laquelle elle se trouve plus à l'aise avec « *her own kind* » qu'avec les journaliers – dont Donald est persuadé qu'au fond d'elle-même, elle les méprise.

Comment Donald redevint blanc

Au fur et à mesure que le week-end avance et que les fractures sociale, raciale et politique se creusent entre le personnel blanc et les journaliers noirs – le groupe des hispaniques n'intervenant, d'une certaine manière, qu'en tant qu'objet du débat –, Donald se retrouve peu à peu pris au piège de la cristallisation identitaire. Il finit par être lui aussi dénoncé comme un membre de cette clique des blancs à laquelle les journaliers « américains » ne peuvent plus faire confiance.

Le samedi soir, alors que nous partons vers le grand centre commercial proche avec quelques leaders dont Shawn et Joel, Donald veut nous confier de l'argent pour qu'on lui achète quelque chose à manger. Mais, après avoir donné la somme nécessaire à Joel, il est pris d'une inquiétude que je n'ai pu entièrement élucider, et demande alors à Joel de lui rendre l'argent. Et, à la place, il me le confie à moi. Il est peu probable que cette réaction ait eu à voir avec l'argent lui-même. Donald a sans doute pensé que j'allais retenir ses instructions d'achat avec davantage de précision, et que j'étais donc moins susceptible de revenir avec le mauvais produit. Quelle que soit la complexité de ses motifs réels, la réaction de Donald apparaît alors comme un manque de confiance insultant à l'égard de Joel, qui plus est au sujet d'une question d'argent. Pire, l'événement est tout de suite interprété comme un acte raciste. Par sa survenue même et par la crise qu'il provoque, il renvoie Donald à sa « blancheur » et fait subitement oublier toutes les propriétés qui le rapprochent en fait bien davantage des journaliers que des *organizers*.

Le paradoxe est d'autant plus subtil – ou ironique – que Joel n'est pas noir mais guatémaltèque. Au moment de cette controverse, tout le monde le croit d'ailleurs encore portoricain (parce qu'il est bilingue et a toujours su se distinguer efficacement des immigrés sans-papiers). D'une certaine manière, l'auto-exclusion par Donald du groupe des journaliers noirs (en montrant son manque de confiance en Joel, il l'avait traité « comme un nègre »), s'est traduite, à l'autre pôle, par un renforcement de l'appartenance de Joel à ce groupe. Sans pour autant devenir « noir », Joel y a vu son identité sociale se rapprocher sensiblement de celle de ses collègues afro-américains. Dommage collatéral de cette con-

⁵⁸ Sur la contradiction entre le statut d'employé de l'*organizer* et son rôle réel, voir Chauvin S., « Le *worker center* et ses spectres », *op. cit.*

troverse, je suis alors moi-même apparu, du fait de mon « élection » par Donald, comme « encore plus blanc ». Une telle racialisation croisée a donc, au fil du week-end, homogénéisé le long d'un clivage blancs/noirs des personnes dont les propriétés « objectives » ne semblaient pas se prêter à une telle opération.

Durant la soirée de dimanche, amer et exaspéré par ses multiples déconvenues du week-end, Max finit par répéter devant tous ses interlocuteurs la phrase « *I don't like white people* », d'autant plus violente qu'elle rompt avec l'euphémisation des différences raciales qui avait jusqu'ici fait tenir *organizers* et *leaders* dans la même organisation. Le hiatus qu'a fait apparaître l'atelier sur l'immigration, entre noirs et sans-papiers hispaniques, s'est donc retrouvé projeté sur les *organizers* eux-mêmes.

« Perdre la face » vis-à-vis des autres groupes

Au moment où les trois hommes noirs partent, en colère, pour le Burger King, Donald qui, dans le restaurant, est assis juste à ma droite, me confie sur le ton d'une annonce officielle dont la référence à Julie est tout à fait transparente « Je pense que tu es en train d'observer la mort du *Santa Maria worker center* à cause de l'incompétence de certaines personnes rémunérées [par l'organisation] ». Dans le contexte du voyage à Washington, cette crise trop vite annoncée ne pouvait cependant pas s'accomplir pleinement sans la garantie symbolique de l'ensemble de la coalition nationale. L'échec du pèlerinage suppose, pour « réussir » vraiment, que cet échec soit rendu public à l'extérieur. Or, humiliation suprême, nos désaccords deviennent connus lorsque, le lundi matin, Max – notre président – refuse de monter dans le même autobus que nous pour se rendre aux actions « coups de poing ». L'ensemble de la communauté de pèlerins, dont la fonction aurait dû être d'apporter sa bénédiction à l'existence unifiée du groupe de Chicago, est au contraire ici le témoin, et donc la chambre d'enregistrement et d'officialisation, de ses divisions. Au moment où tout le monde se chamaille, et où Max décide sans prévenir personne de prendre un autre autobus, Julie, ne sachant que faire, remarque devant moi : « Ça donne vraiment une mauvaise image du *worker center* ». L'attitude de Max a mis en effet tous les autres groupes au courant de nos « problèmes internes », achevant en quelque sorte d'inverser le sens du pèlerinage.

Dans le car qui nous ramène du Sénat vers l'hôtel afin de nous laisser récupérer nos affaires et partir ensuite pour l'aéroport, le vieux dirigeant afro-américain d'un groupe du sud de l'Illinois, qui se trouve avec nous dans le véhicule, entreprend d'interroger l'assemblée, conformément à l'orthodoxie alinskienne, sur ce que chacun a aimé ou n'a pas aimé durant le week-end. Il précise sa question sous forme de devinette :

« Est-ce que quelqu'un peut me dire ce qu'il y avait de nouveau à USCON cette année ? » Il veut par là aborder la question du renforcement des contraintes de sécurité autour des bâtiments publics, qui a entravé certaines de nos actions. Mais, avant qu'il puisse donner la bonne réponse, Jamar se saisit de l'occasion et, avec une spontanéité qui ne peut être feinte, remarque sans aucune agressivité : « *Il y avait beaucoup plus d'immigrés que l'année dernière !* »

Conclusion

Le pèlerinage n'est pas seulement quelque chose que les pèlerins « vivent », mais aussi un voyage symbolique susceptible de modifier la réalité sociale, que cette modification revienne à consacrer l'adoubement de leaders, renforcer l'unité d'un groupe de pèlerins ou accumuler un capital politique qui offrira aux groupes réunis autant de ressources pour l'action locale une fois rentrés dans leurs « communautés ». C'est en tenant compte de cette dimension pragmatique du rituel de pèlerinage que l'on peut en parler en termes de réussite ou, davantage ici, de semi-échec.

La séquence que je viens d'exposer n'est véritablement intelligible que dans le cadre de la fenêtre historique aux États-Unis de l'émergence du mouvement national pour la réforme migratoire et des manifestations gigantesques qu'il a impulsées. Au moment du week-end des 6-8 mai 2006, les acteurs, *organizers* comme *leaders*, ignorent encore qu'il n'y aura pas aux États-Unis de suite politique à la hauteur des attentes du 1^{er} mai, et que le mouvement national immigré sera en partie tué dans l'œuf à partir de l'été.

Le déclin numérique, politique et médiatique de ce mouvement, amorcé dès le mois de juin, a contribué à faire sensiblement retomber les tensions au *Santa Maria worker center*. Le fait que la crise ait pris, à Washington, un tour racial, ne signifie donc aucunement que le projet multiethnique du *worker center* soit nécessairement destiné à échouer à l'avenir ou à agoniser lentement sous le poids de la concurrence que connaissent ses membres sur le marché du travail local. Sur le plan racial, les cas de Donald mais aussi de Joel, qui tombèrent respectivement d'un côté et de l'autre de la « crise », indiquent que même dans le cas d'un pays où les frontières raciales sont très solidifiées, celles-ci peuvent encore, en certaines situations, faire l'objet d'une négociation. Les frontières raciales ne sont qu'une espèce parmi d'autres de frontières sociales, et leur prédominance conjoncturelle, ou à l'inverse, leur

absence de pertinence pour les acteurs, dépendent grandement des luttes passées, présentes et à venir⁵⁹.

On a enfin suggéré qu'avant de correspondre à une description empirique, le discours anthropologique de la « *communitas* » renvoie à une performance idéalisante : la « *communitas* » est « normative » avant d'être « existentielle »⁶⁰. Précisément en tant qu'idéal, elle donne sens aux petits et aux grands échecs du pèlerinage. On peut même aller plus loin en suggérant, avec les anthropologues J. Eade et M. Sallnow⁶¹, que les ratages adviennent dans tout pèlerinage, y compris les pèlerinages réussis. Les éléments de crise et les éléments « fusionnels » y sont souvent imbriqués dans le temps et l'espace, si bien que la crise elle-même peut être fusionnelle. Non seulement parce qu'un « demi-échec » est toujours aussi un demi-succès. Mais, plus profondément, parce que l'hétérogénéité et la crise, le fait pour le groupe de survivre aux fractures et de surmonter les crises, « confirment » le pèlerinage comme elles « confirment » le charisme⁶² : ces crises sont les épreuves extraordinaires qu'appellent des situations extraordinaires.

⁵⁹ Wimmer A., « Elementary Strategies of Ethnic Boundary Making », *Ethnic and Racial Studies*, 2008, 31, 6, p. 1025-1055.

⁶⁰ Coleman S., « Do You Believe in Pilgrimage ? Communitas, Contestation and Beyond », *Anthropological Theory*, 2002, 2, 3, p. 355-368. À propos des liesses populaires en France, N. Mariot, dans « Le frisson fait-il la manifestation ? », *Pouvoirs*, 2006, 1, 116, p. 97-109, explique que « l'effervescence collective repose sur une série d'éléments institutionnalisés dont il faut faire l'inventaire, décrire l'agencement et montrer l'efficacité à prétablir le moment effervescent dans ses formes expressives, obligatoires pour être reconnues. [...] Ce sont en effet ces éléments qui rendent compte du fait que la liesse préexiste à ses expérimentations individuelles ».

⁶¹ Eade J., Sallnow M., *Contesting the Sacred*, op. cit.

⁶² Kalinowski I., « La voix de Max Weber et le charisme professoral », in Weber M., *La science : profession & vocation*, Marseille, Agone, 2005, p. 117-147.

Vers une ethnographie (du) politique

Décrire des ordres d'interaction, analyser des situations sociales

Daniel CEFAÏ

École des Hautes Études en Sciences Sociales et Centre d'étude
des mouvements sociaux-Institut Marcel Mauss, Paris

Au terme de cet ouvrage, on peut s'interroger, une nouvelle fois, sur le sens du titre : *Du civil au politique. Ethnographies du vivre ensemble*¹. *Ethnographies* : le cahier des charges était de *décrire* – décrire avant toute chose et ne proposer de réflexion méthodologique, de commentaire analytique ou d'extrapolation théorique qu'enveloppés dans le mouvement de la description ethnographique. *Du vivre ensemble* : la finalité du « bien » ou du « mieux » « vivre ensemble », qu'Aristote assignait à la communauté politique, devient ici un objet d'enquête empirique – sur le « vivre-ensemble » tel qu'il s'organise dans l'expérience des citoyens et sur leurs tentatives de le rendre conforme à un devoir-être. *Du civil au politique* : ce n'est pas la politique comme domaine officiel, bien circonscrit, de la *politics* ou de la *policy*, comme il était écrit dès l'introduction, qui est au cœur de nos préoccupations, mais « le politique ». La plupart des contributions explorent des situations qui ne relèvent pas de la politique institutionnelle : pas de congrès de partis², de campagnes électorales³, d'assemblées législatives⁴ ou de Conseil d'État⁵. Pas de

¹ Nous remercions les auteurs de nous avoir rendu compte, en face à face ou par courrier, de leurs manières d'enquêter et d'analyser. Toute erreur de fait ou de perspective est à mettre au compte de l'auteur.

² Faucher-King F., *Changing Parties : An Anthropology of British Political Party Conferences*, Palgrave-Macmillan, 2005.

³ Abélès M., *Jours tranquilles en 1989. Ethnologie politique d'un département français*, Paris, Odile Jacob, 1989 ; ou Pourcher Y., *Votez tous pour moi ! Les campagnes électorales de Jacques Blanc en Languedoc Roussillon (1996-2004)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2004.

⁴ Abélès M. (dir.), *Rituals in Parliament : Political, Anthropological and Historical Perspectives in Europe and the United States*, Berlin, Peter Lang, 2006 ; et certains textes de Abélès M., Jeudy H.-P. (dir.), *Anthropologie du politique*, Paris, Colin, 1997.